Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 27 (1963)
Heft: 105-106

Buchbesprechung: Livres reçus : publications récentes

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

Collections. Publications en cours. Revues.

— *Boletín de Dialectología Española*, p. p. A. Griera, Abadía de San Cugat del Vallès.

Tome XXXVIII (1962), 156 pages. A. Griera, *Las parroquias de la Seu de Urgell*, p. 5-68. L. Segalà, *Estalella, Joseph Balari Jovay*, p. 69-88. J. Corbella, *Vocabulario del Ribagorza*, p. 89-132. A. Griera, *Miscelánea. El Qüestionari de Benasc de l'Atlas lingüístic de Catalunya*, p. 133-140. En 1916, A. Griera fit l'enquête de l'Atlas dans la localité de Benasc (Pyrénées aragonaises). En 1932 il communiquait ces matériaux à W. Elcock qui en garda une copie, devenue précieuse puisque tous les carnets d'enquête de l'Atlas ont disparu dans la tourmente de 1936. De cette copie Mgr Griera présente ici un certain nombre de réponses ; il unit dans sa dédicace les noms amis de J. Jud, de W. Elcock et de A. Kuhn.

Tome XXXIX (1963), 114 pages. A. Griera, *Comentario lingüístico de los mapas del volumen V del Atlas Lingüístic de Catalunya (l'eura-fregar)*, p. 7-77. Nul mieux que l'auteur d'un atlas linguistique ne peut en donner une explication. Il est donc souhaitable qu'après la publication des cartes, les auteurs s'attachent à préparer un volume de commentaires. Qu'ils ne cherchent pas la perfection : chaque carte pose tant de problèmes qu'un commentaire complet demanderait trop de temps et que nous risquerions de ne jamais le voir paraître. Les successeurs apporteront des compléments et des rectifications, mais ils demeureront reconnaissants à l'auteur qui leur aura facilité la tâche. Il faut donc remercier mille fois Mgr Griera de n'avoir pas craint de nous donner son avis sur les termes contenus dans les 70 cartes du vol. 5. Cette étude est dédiée par l'auteur à deux amis, John Orr et Juan Givanel. Note de lecture : *olves* « flocons de neige », p. 57, ne serait-il pas le celtique ULWO ? — A. Griera, *Miscelanea*, p. 78-101. Courtes études d'onomasiologie ou d'étymologie sur des mots catalans, surtout d'après les documents de l'Atlas de la Catalogne. Noter les dénominations de la ruche, des vers (notamment le type CUC), du pressoir, de la chauve-souris, de l'agneau.

— *Travaux de linguistique et de littérature* publiés par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg. I, Strasbourg, 1963. En dépôt C. Klincksieck, Paris. 233 pages. — Dès sa fondation en 1956, le Centre de Philologie et de Littératures romanes s'assignait parmi ses buts celui de publier les travaux de ses membres, professeurs ou étudiants. C'est ainsi qu'il a créé une collection, la « Bibliothèque française et romane », déjà riche de 14 volumes, puis une revue, le « Bulletin des jeunes romanistes », qui en est à son 7e fascicule. Cependant il publiait aussi les actes de 7 colloques. Et aujourd'hui nous saluons l'apparition du Ier fascicule d'un recueil annuel de travaux de recherche. De cette belle activité il faut remercier et féliciter chaleureusement tous les organisateurs du Centre de Strasbourg, et plus particulièrement les deux direc-

teurs successifs, celui d'hier, M. Imbs, et celui d'aujourd'hui M. G. Straka. Voici la table des matières du présent fascicule : Bernard POTTIER, *Du très général au trop particulier en analyse linguistique*, p. 9-16 ; Georges STRAKA, *La division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée ?* p. 17-100 ; Robert TAYLOR, *Contribution à l'étude de l'aspect articulatoire des consonnes de liaison en français contemporain*, p. 101-124 ; Paul BURGSTAHLER et Georges STRAKA, *Étude du rythme à l'aide de l'oscillographe cathodique combiné avec le sonomètre*, p. 125-142 ; Odette METTAS, *Étude sur les facteurs ectosémantiques de l'intonation en français*, p. 143-154 ; Charles MULLER, *Le mot, unité de texte et unité de lexique en statistique lexicologique*, p. 155-174 ; Gérard MOIGNET, *L'incidence de l'adverbe et l'adverbialisation des adjectifs*, p. 175-194 ; A. MANIET, *Le substrat celtique dans les langues romanes : les problèmes et la méthode*, p. 196-200 ; Monique PARENT, *Les images dans* La Colline inspirée *de Barrès*, p. 201-218 ; Jean GAULMIER, *Béranger et son médecin*, p. 219-232.

P. GARDETTE.

— *Cahiers de Lexicologie*. N° 3. Publications du Centre d'Étude du vocabulaire français de l'Université de Besançon. Didier-Larousse, 1962. — Ce troisième Cahier nous présente les diverses interventions qui ont marqué le Colloque international sur la mécanisation des recherches lexicologiques. Ce colloque a été plus particulièrement orienté vers l'inventaire comparé des possibilités offertes tant par les moyens mécanographiques à cartes perforées que par les ensembles électroniques les plus récents, dans leur application aux recherches linguistiques et plus spécialement aux travaux lexicologiques et lexicographiques. Ainsi ont pu se réunir pour confronter leurs points de vue des spécialistes de la traduction et de la documentation automatiques, des utilisateurs des machines, des lexicologues et des lexicographes d'une part et des constructeurs français et étrangers d'autre part. On lira avec beaucoup d'intérêt les diverses communications ainsi que le résumé des discussions qui les ont suivies. Ce colloque a permis de faire le point sur les moyens actuels dont on dispose et les travaux en cours de réalisation ou déjà réalisés et sur un certain nombre de problèmes d'application : Lexicographie et Stylistique ; Documentation ; Traduction automatique ; Critique textuelle. Nous pensons que le vœu, formulé au début du Colloque par son organisateur, M. Quémada, a été parfaitement exaucé : « Je souhaite que des échanges de vues, que notre présence côte à côte pendant quatre jours ne pourra que favoriser, naissent des résolutions utiles, positives. Elles pourraient marquer un second départ pour la mécanisation des études lexicologiques et contribuer à ce que la machine ne soit pas, elle aussi, la meilleure et la pire des choses. »

J. BOURGUIGNON.

LIVRES. COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

Rebecca R. POSNER, *Consonantal dissimilation in the romance languages*, XXI-230 p. Publications of the philological society XIX, Basil Blackwell, Oxford, 1961. — Cet ouvrage apporte des compléments aux travaux de Grammont, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes* (1895) et *Traité de phonétique* (p. 269-337). Mais tandis que l'œuvre de Grammont se basait sur des « exemples empruntés à près de 150 parlers divers » (*RLR*, 50, p. 278), cet ouvrage se limite aux

langues romanes, ce qui est déjà une lourde tâche. Les compléments apportés par R. Posner concernent : I. la méthode ; II. le classement ; III. la documentation.

I. Pour Grammont « le problème de la dissimilation n'a pu être résolu que par la méthode intuitive » (*Traité*, p. 269, note 1). Mais il ne s'agit pas, comme A. Thomas voulait lui en faire reproche (voir *RLR*, 50, 273-296), d'une « méthode *a priori* ». « Il y a de grands principes qui dominent l'évolution des langues et qui, bien qu'ils ne soient pas toujours directement démontrables, résultent d'un nombre illimité d'observations » (Grammont, *ibid.*, p. 280). L'un de ces principes est « la loi du plus fort » phonème mécaniquement et psychiquement (*Traité*, p. 269), mais Grammont indiquait lui-même « on a coutume d'appeler *loi* toute formule d'évolution phonétique » (*RLR*, 50, p. 296). C'est pourquoi lorsque R. Posner cite (p. 106-107) des exemples contraires à ceux que Grammont a classés sous les formules II à V et IX à XII, il ne s'agit pas de « lois absolues », ni de formules infaillibles puisque la plupart de ces cas, comme le reconnaît R. P., peuvent être classés, comme le fait Grammont, dans la série « dissimilation renversée ». De ce fait, les formules de Grammont restent toujours valables et elles sont si probantes en bien des cas qu'on voit souvent les phonéticiens de langues diverses s'y référer.

Mais outre les facteurs phonétiques, l'auteur aborde des facteurs phonologiques, statistiques, historiques, géographiques et sociologiques. Le lecteur est prévenu qu'il s'agit là d'une esquisse, car une étude complète sur ces divers plans serait, comme dit l'auteur (p. 21) « a truly Herculean task ». A propos de la statistique, l'auteur aurait pu citer et désapprouver Grammont lorsqu'il affirme : « un exemple de plus ou dix exemples de plus sont sans la moindre importance. Une loi sans exemple peut être aussi solide que celle qui est vérifiée par le plus grand nombre » (*RLR*, 50, p. 280). C'est nier clairement l'importance de la statistique, car on constate que les formules de Grammont les plus sûres sont celles qui présentent le plus d'exemples concordants. Mais les données de la statistique, telles qu'elles sont indiquées p. 40 paraissent encore bien insuffisantes. De même, les données diachroniques, qui sont essentielles pour justifier les facteurs phonétiques et phonologiques, sont encore peu connues en bien des domaines romans. Néanmoins la méthode appliquée par l'auteur pourra être utile aux études qui se basent sur des données d'atlas linguistiques. Quelques-uns y sont cités, tandis que l'étude initiale de Grammont (1895) était antérieure à la publication de l'*ALF*, qui n'est pas utilisé non plus dans le *Traité* paru ultérieurement. Et pourtant Grammont constatait que pour pouvoir indiquer sûrement les cas de dissimilation « il faut les replacer soigneusement chacun dans son milieu, dans sa langue au sens le plus étroit, dans son patois ; c'est là qu'ils pourront être interprétés par qui connaît l'évolution de ce patois » (*RLR*, *ibid.*, p. 281). Je citerai un exemple fourni par l'*ALMC*. L'auteur écrit : " In one or two words *g* replaces *b* apparently as a result of dissimilation : e. g, Aveyron *guéfi*, béarnais *bèfe* " (p. 76). L'*ALMC* fournit à cette série des indications plus nombreuses et plus précises. Ainsi, on observe *b*- initial à l'ouest et *g*- au centre de l'*ALMC*, cartes 498 « atteint de cachexie (ovine) » et 1556 « goitré » dans les termes *bomat-gomat* (voir W. v. Wartburg, *Mél. Jud, Rom. Helv.*, 20, p. 331 et Ronjat *RLR*, 61, p. 176-177). Il en est de même à la carte 432 « écume » pour les formes *brum*$_o$*-grum*$_o$ < BRUMA, mais la concordance est moins accusée pour *burmelus*, *brumelus-grumelus* < francique WORM + suff. Il est évident qu'on doit tenir compte de ces aires linguistiques avant de supposer, trop arbitrairement, des

croisements de mots. Ainsi je ne suis pas convaincu par *FEW*, I, p. 562 BRUMA que « Lang. et aveyr. *grümo* « écume » est dû à un croisement de *brümo* et *eskümo* », car ou peut supposer qu'il s'agit d'un cas fonctionnel de la dissimilation. Mais avant de conclure, et pour pouvoir valoriser ce rendement fonctionnel, il faudrait énumérer beaucoup d'autres termes comparables selon leur forme, selon leurs aires d'extension dans cette région et en établir la statistique.

II. — Le classement par catégories est très précis et détaillé, mais comme le constatait Grammont lui-même « naturellement le détail et en particulier l'interprétation de tel ou tel exemple restent discutables » (*Traité*, p. 269, note 1). Je considère comme tels les exemples suivants. L'auteur cite " spanish *dejar* < **los lexar* < LAXARE (probably not a dissimilatory change) " (p. 128) et ajoute plus loin " some philologists often assume that there must have been dissimilation of *l-* " (p. 206). L'auteur n'est donc pas convaincu, ni moi non plus pour la forme *daisa* « laisser » qui figure dans *ALMC*, c. 898 et 1192*. Corominas (*DCELC*, II, p. 118) ne parle pas de cette dissimilation hypothétique pour la forme espagnole *dejar*. Il élimine DESĬNĔRE (proposé par Diez) ainsi que le croisement LAXARE et DELAXARE (proposé par Schuchardt et M.-L. Wagner) et pense à « un influjo de la preposición *de* en la construcción tan frecuente *dejar de hacer algo*, con anticipación de la *d* gracias a la pronunciatión rápida y relajada del verbo auxiliar ». Si cela est possible dans le contexte espagnol, il n'en est pas de même dans les autres aires de la Romania où LAXARE se présente sous la forme *DAXARE. Par son extension géographique, cette forme pourrait bien remonter au latin vulgaire, car il est d'autres termes où « un *d-* parfois alterne avec *l-* : *lacrima* v. lat. *dacruma* ; *lautia*, v. lat. *dautia* ; *lingua* v. lat. *dingua* » (Juret, *Phon. lat.*, p. 34) et un tel processus ne peut être classé sous une formule unique de dissimilation. — On lit : « prov. *pregundu-prevundu* < PROFUNDU, *g* is used as a substitute for the dissimulated consonant » (p. 76). D'après Ronjat, les formes en « *-v-*, *-b-* ou en hiatus résultent probablement d'une dissimilation VIII plutôt que de la résorption de *-v-* entre deux voyelles labiales » (*Gr. ist.*, §§ 284, 288). Il ne considère donc pas la dissimilation comme certaine, car *-g-* et *-v-* se trouvent insérés dans d'autres hiatus, tels *agus*, *avus* « août », le participe passé *agut* « eu » et d'autres (*ALMC*, c. 1898), ce qui élimine la dissimilation. — L'auteur attribue « prov. *ràitz* < **razitz* < RADICE à la dissimilation, en se référant à Ronjat, 2, p. 378 (p. 72). En réalité *raitz* est dû à l'amuïssement de *-d-* que l'on constate dans ce terme comme dans d'autres que j'ai indiqués (*RLiR*, 18, p. 219, note 2), car cet amuïssement est attesté dans des textes limousins antérieurs à 1200 (Brunel, *Anc. ch. suppl.*) comme l'a constaté aussi J. Séguy (*Pallas*, I, p. 220) et aussi dans des textes anciens du Quercy (S. Dobelmann, *La langue de Cahors*, p. 50 et 55). — Pourquoi attribuer à la dissimilation *pyavaḷa* < PELLICULA, *isulaya* < *EX-SOLICULARE, formes de Vinzelles citées deux fois (p. 31 et 204) alors que l'auteur cite la remarque de Dauzat (*Géogr. phon. de la B.-A.*, p. 168, note 1) : « J'avais pensé jadis à une dissimilation, mais elle est inexplicable », car il s'agit de -L- intervocalique > *v* dans cette région. L'étymologie est bien douteuse dans « Lozère place-name *Julianges* < JUNIANICAS » (p. 189) car *Jullianges* en Haute-Loire, par les formes anciennes du *Dict. top.*, laisse supposer JULIANUS + -ANICAS, comme l'indiquent Dauzat (*Top. fr.*, p. 316) et Vincent (*Top. de la France*, § 180). Mieux vaudrait citer *Baubelanges* < BALBINANICA, *Sauxillanges* < CELSINANICA, etc., car « la dissimilation en *l*, pour un radical terminé par *n*, est courante » (Dauzat, *ibid.*, p. 310).

III. — L'auteur a voulu enrichir la documentation : "*Dissimilation* up to now has been a portmanteau category — a dust-bin into which much anomalous material has been thrown. I have attempted to sort out this material...» (p. 208). Ce triage n'est pas toujours commode, et même si l'auteur l'a fait avec soin, il est des termes qui auraient dû rester au vestiaire ou dans la poubelle (*dust-bin*). Ainsi « Auvergne *kabịtso* < CLAVELLU, *ALF*, c. 304 » présente un étymon inacceptable, car *v* n'aboutit pas à *b* dans cette région. D'ailleurs, sur la même carte de l'*ALF* et dans la même région on voit *kyabwọtso*, *kabọtɛo*, qui paraissent plutôt apparentés, sémantiquement et phonétiquement à *caboche*. — Il en est de même de « Vinzelles *dzüber* « naïf », West French *Gibert*, for *Gilbert*, *FEW*, p. 130 ». Dans *FEW*, 4, 136 on lit : « Vinz. *dzübar* « niais, naïf ». Aus der occit. form des namens *Gibert*. » Selon Dauzat (*Gloss. étym. de Vinz.*) pour « *dzübàr* la phonétique fait préférer *Jaubert* à *jobard* ». En fait, phonétiquement et sémantiquement, *jobard* et des formes languedociennes *jobi*, *jobias* « niais » seraient aussi plausibles. En tout cas, cet *hapax* de Vinzelles classé par *FEW* s.-v. GILBERT et accepté tel quel par R. P. est peu probant comme exemple de dissimilation. — Je ne sais où l'auteur a trouvé ces formes du Rouergue : « Laguiole (Aveyron) *pequejar*, *quequejar* " to stutter " p. 80, alors que Vayssier donne *quequeja* « bagayer » et cette autre forme « Aveyron *bordeno* < VERBENA » (p. 75) que je ne trouve citée ni par Vayssier, ni par *FEW*.

Dans un problème de dissimilation, l'étymologie est essentielle si l'on veut classer exactement le terme dans telle série ou sous telle formule. Mais parmi les 1 400 mots environ de langues ou dialectes romans, cités et présentés dans un index très utile, beaucoup restent encore étymologiquement très obscurs ou hypothétiques. D'autre part, il est souvent difficile de préciser les croisements éventuels de tel mot avec tel autre qui pourrait, sans qu'intervienne la dissimilation, en justifier la forme par similitudes ou par rapprochements phonétiques ou sémantiques. Il ne faut donc pas s'étonner que, parmi des termes si nombreux, certains soient encore discutables et l'auteur n'ignore pas la complexité d'un tel problème. Son mérite indiscutable est d'ajouter aux très riches et irremplaçables travaux de Grammont des principes de méthode et de classements dont pourront tirer profit les romanistes et spécialement les dialectologues. Ceux-ci, comme le reconnaissait Grammont, peuvent mieux indiquer les cas de dissimilation du fait qu'ils connaissent mieux l'évolution de leurs patois. Et on peut penser que, outre les traces d'isoglosses, qui leur sont familières, les atlas linguistiques pourront peut-être situer des aires de dissimilation selon les facteurs historiques et géographiques et selon les systèmes phonétiques et phonologiques, d'abord sur le plan synchronique et ensuite, à l'aide des textes anciens sur le plan diachronique. Tels que sont envisagés dans cet ouvrage les conditionnements de la dissimilation, et même si bien des cas particuliers ne sont pas résolus, l'auteur peut faire progresser ce genre d'études et on doit lui en être reconnaissant.

Ernst GAMILLSCHEG, *Ausgewählte Aufsätze*, II, 1962, gr. 8°, VIII, 445 Seiten mit 19 Karten im Text. Lwd. geb. DM 56. — Max Niemeyer Verlag. Tübingen. — Ce deuxième recueil d'articles de M. Gamillscheg sera aussi bien accueilli que le premier, publié en 1937 comme Supplementheft XV de la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*. Il groupe un ensemble d'études philologiques et linguistiques, en français et en allemand, parues antérieurement dans des *Revues*, *Hommages* ou *Mélanges* divers. 1. P. 1-36,

Romanen und Basken (Akad. der Wiss. und der Lit., Mains, Abhandlungen 1950, Nr. 2). — 2. P. 37-51, *La colonisation germanique dans la Gaule du Nord* (Essais de Phil. mod., 1951, 47-62). — 3. P. 53-78 *Germanisches im Französischen* (Hom. a. Fr. Krüger, I, 17-40). — 4. P. 79-100, *Autour des mots wallons d'origine germanique* (Mél. Haust, 159-181). — 5. P. 102-128, *Burgundische Lehnwörter in der Chanson de geste* Girart de Roussillon (Ann. Acad. Sc. Fennicae, Sér. B, T. 84, 1, 7-36). — 6. P. 129-160, *Zur Geschichte der germanischen Lehnwörter im Italienischen* (Z. F. Volkskunde, N. F. 10, 89-120). — 7. P. 161-190, *Zur Entstehungsgeschichte des Alpenromanischen* (Rom, Forschungen, 61, 267-299). — 8. P. 191-216, *Sprachgeschichtlicher Kommentar zur Karte* guancia des *ALS, I, 113* (St. phil. et lit. in hon. L. Spitzer, 189-210). — 9. P. 217-224, *Sur une source catalane de la Chanson de geste* Girart de Roussillon (Mél. Ch. Bruneau, 227-233). — 10. P. 225-244, *Über die Herkunft der Rumänen* (Jahrbuch der Preuss. Ak. der Wiss. zu Berlin 1940, 118-134). — 11. P. 245-284, *Der rumänische Sprachatlas* (Cah. S. Puşcariu, I, 3-26). — 12. P. 285-298, *Alh* « Opferstelle, Hain » *in nordfranzösischen Ortsnamen* (Z. f. Namenforschung, 14, 5-17). — 13. P. 299-334, *Diderots Neveu de Rameau und die Goethesche Übersetzung der Satire* (Akad. der Wiss. und der Lit., Mains, Abhandlungen, 1953, Nr. 1). — 14. P. 335-348. *Streifzüge auf dem Gebiet der französischen Bedeutungslehre* (« Antares » I, 2, 93-96 ; I, 3, 93-97).

Suivent des comptes rendus non moins utiles, car M. G. apporte des précisions et des compléments qui enrichissent les études de ces divers auteurs et ajoutent souvent des rectifications utiles, notamment pour l'ouvrage de A. Vincent. — 15. P. 349-370, J. Svennung : *Compositiones Lucenses*. Studien zum Inhalt, zur Textkritik und Sprache ; D. Norberg : *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiet des Spätlateins und des frühen Mittellateins* (Rom. Forschungen, 60, 787-803). — 16. P. 371-395, A. Vincent : *Toponymie de la France* (*ZFSL*, 62, 229-251). — 17. P. 396-422, Margaret Pelan : *Floire et Blancheflor*, édition critique avec commentaire ; Felicitas Krueger : *Li romanz de Floire et Blancheflor* (*ZFSL*, 62, 437-461). — 18. P. 423-432, F. H. Bateson : *La chanson de Floovant*, étude critique et édition ; S. Andolf : *Floovant, chanson de geste du XII*e *siècle*, publiée avec introduction, notes et glossaire (*ZFSL*, 65, 249-256).

Rassembler ainsi les travaux d'un auteur éminent comme M. Gamillscheg, c'est les tirer de l'ombre et en rendre plus commode l'utilisation, surtout, comme on le fait ici dans le *Sachregister* (p. 433-444), si un index analytique informe le lecteur, par des détails nombreux et précis, sur les apports divers de ce recueil. Il serait souhaitable de voir publier des recueils similaires d'autres linguistes, car ces articles de valeur dispersés dans de multiples revues sont difficilement accessibles, ou bien les *Mélanges* où ils figuraient sont devenus rares ou épuisés.

Ernest NÈGRE, *Les noms de lieux en France*, Collection A. Colin, N° 376, 1963, 222 pages, 1 carte. — Cet ouvrage a été précédé de deux autres, similaires par le titre et le contenu : *Les noms de lieux* d'A. Dauzat (coll. Delagrave) et de Ch. Rostaing (coll. « Que sais-je ? ») qui ne faisaient nullement double emploi. Il en est de même de l'ouvrage de M. Nègre, car il sert à la fois de complément et de mise à jour pour le grand public et aussi pour les étudiants qui s'intéressent à la méthode et aux recherches toponymiques. Les noms de lieux sont classés selon l'ordre des couches historiques et linguistiques : d'abord les plus anciennes (préceltiques, celtiques, latines, romanes, germa-

niques, Chap. I à V, p. 15-116), ensuite les formations dialectales du Xe s. à nos jours (Chap. VI, p. 116-190) et les formations françaises (Chap. VII, p. 191-199).

On constate que c'est le Chap. VI qui est le plus copieux et qui présente des formations dialectales plus abondantes que celles de ses prédécesseurs. Il n'est pas possible, et on ne saurait en faire reproche, de trouver dans un manuel de ce genre tous les toponymes qu'on voudrait connaître, ainsi que leur extension précise et complète dans l'ensemble de la France. Il faudrait avoir, non pas un manuel, mais une encyclopédie qui ne sera réalisable que lorsque les 89 départements de France auront fourni chacun leur *Dictionnaire topographique* analogue aux 39 déjà parus et qui fournissent les formes anciennes, lesquelles sont indispensables pour déceler les étymons. On le voit, par exemple, pour « *L'Herm* parfois écrit *L'Air* (Nozerolles, Haute-Loire) » (p. 150); j'ajoute que cette cacographie est telle dans 8 toponymes de la Haute-Loire et 4 du Cantal alors que les formes anciennes des D. T. sont *Lerm*, *Lerp*. Ces graphies modernes et fantaisistes peuvent induire en erreur même un spécialiste, ainsi d'après l'auteur : « Il faut donner le sens « envers » à *Les Avêts* (Coubon, Haute-Loire) » (p. 133), ce qui n'est pas acceptable, car ni phonétiquement, ni sémantiquement les formes du D. T. : *Les Avits* (*locus doux Avitz* 1522, *lous Avÿtz* 1568) ne sauraient désigner « l'envers ». Je ne pense pas non plus que cela soit sûrement attesté dans ces deux toponymes attribués à la Haute-Loire (p. 133) « *Liverset* (Le Mas), *Eversent* (Tence) » car ils ne figurent pas dans le D. T.

En bien des cas l'auteur indique assez amplement l'extension des toponymes. Elle aurait été plus précise en citant (p. 32) le Cantal et l'Aveyron, car il existe 6 *Garric* et 21 *Garrigue(s)* dans le Cantal, 11 *Garric* et 60 *Garrigue(s)* dans l'Aveyron. On lit aussi (p. 81-82) : « *-iacum* > *ec* ne subsiste que dans quelques formes archaïsantes, à l'Ouest et Sud-Ouest de la langue d'oïl ». Il subsiste aussi sous la forme *-ec* dans l'amphizone entre provençal et franco-provençal (voir Gardette, *Onomastica* Nos 3-4, p. 263-268 ; Nauton, *Mél. Dauzat*, p. 235-243). « En domaine occitan, on trouve, mais assez rarement *Le Maynial* (Veyreau, Aveyron), *Maignal* (Saint-Christophe-d'Allier, Haute-Loire) » (p. 165). Ces toponymes ne sont pas rares dans le nord-occitan : Aveyron 4 *Maynial*, 2 *Mayniel*; Cantal 2 *Maynial*, 1 *Menial*, 21 *Meynial*, 10 *Meyniel*, 2 *Meiniel* ; Haute-Loire 7 *Menial* ; Lozère 2 *Meinial* ; Puy-de-Dôme (au sud) 1 *Meinial*, 1 *Menial*, 1 *Meynial*.

« La couche toponymique dialectale est de beaucoup la plus fournie. En certaines régions du Midi plus de la moitié des noms de communes est de cette catégorie. Quant aux hameaux, maisons isolées, lieux-dits, ils portent presque tous un nom dialectal » (p. 117). L'auteur les cite en grand nombre et les classe méthodiquement en groupes désignant : la nature (relief, flore, faune), la vie humaine (agriculture, industrie, habitation), la vie sociale (institutions, religion). On voit clairement que la toponymie et la dialectologie sont en étroite connexion, qu'il s'agisse de l'étymologie, de la sémasiologie ou de l'extension géographique. Voici des exemples qui peuvent apporter quelques précisions. « Il existe des dérivés à sens collectif qui proviennent des formes romanes **cassaneus*, **cassanea* « ensemble de chênes ». Ils ont donné en langue d'oc *Cassan* (La Capelle-Viescamp, Cantal), *Chassang* (Champagnac, Corrèze) » (p. 140). Les atlas montrent que les formes *tsasõ*, *tsasã* désignent « le chêne » et non pas « la chênaie » dans une zone qui couvre le nord-est du Cantal (*ALMC* 262) et une large part de la Corrèze (*ALF* 265 et Lanly, *Plateau d'Ussel*, p. 68). Il doit en être de même en Haute-Loire (Ouest) 1 *Chassan(g)*, dans le Cantal (Nord) 10 *Chassan(g)*, dans le Cantal (Sud) 15 *Cassan* et 11 dans l'Aveyron.

C'est un cas identique pour « *Le Sallés* (Le Frayssé, Tarn) et sa variante féminine *La Salesse* (Paulnac, Cantal) qui remontent au bas latin **saliceum*, **salicea* « ensemble de saules » (p. 138-139). En fait, *solés* désigne « le saule » dans une grande partie de l'Aveyron et au sud du Cantal (voir *ALMC* 268) laissant à l'Est l'aire *salze*. Il y a concordance géographique entre l'appellatif dialectal et le toponyme : 3 *Salces* en Lozère, 6 *Salés* dans le Cantal, 12 dans l'Aveyron. On peut donc penser que ces toponymes désignent « le saule » et non pas « la saulaie ». Signalons aussi que les atlas (*ALF* 664, *ALMC* 633), ainsi que le dictionnaire de Vayssier montrent que dans l'Aveyron *eskuro* désigne « la grange » et qu'il ne faut donc pas généraliser l'affirmation : « en tous cas *Lescure* (Aveyron, Tarn, Ariège) du Midi signifie ' écurie ' » (p. 172).

La géographie phonétique joue aussi un rôle important. « En Haute-Loire on trouve quelques *-irgues*, comme *Souvanirgues* dérivé en *-anicas* de *Silvius* » (p. 88). Il s'agit du dérivé en *-anicus* comme l'indiquent les formes du D. T. *Silvianicus*, *Silvignacus* xe s. (voir aussi Dauzat, *Top. fr.* p. 172 et 314). D'ailleurs, comme le constate l'auteur « *-anicas* > *-ange* recouvre toute la Haute-Loire » et j'ajoute, uniquement sous cette forme. Je ne crois pas que « *La Cibaudié* (Echandelys, P. de-D.) puisse être attribué à *civada*, « avoine » (p. 153). Rien ne justifie *au* (au lieu de *a*), ni *b* au lieu de *v*, car le P.-de-D. est hors de la zone occitane où *v* > *b*.

Ces remarques ne diminuent en rien la valeur de cet ouvrage, mais précisent seulement quelques détails concernant à la fois la dialectogie et la toponymie régionale. Rien de surprenant en cela, car « ce qui manque encore, ce sont de bonnes études régionales, bien délimitées et approfondies. Il est à souhaiter que de nombreux diplômes et thèses viennent combler ce vide » (p. 201). En tout cas, les étudiants trouveront dans ce livre une bibliographie utile et, s'ils s'intéressent à la toponymie locale, on peut leur conseiller de prendre pour guide l'ouvrage de M. Nègre *Toponymie du canton de Rabastens* (*Tarn*) dont M. Straka a fait ici le compte rendu (*RLiR* 24, p. 409).

P. NAUTON.

Atlas lingüistico de la Peninsula Ibérica, I. *Fonética*, 1. (*A. L. P. I.*). Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Madrid, 1962. 75 cartes. — Enfin ! Sous les auspices du Consejo Superior de Investigaciones Científicas (*CSIC*) a paru le premier volume de *l'Atlas linguistique de la Péninsule ibérique* si longtemps attendu (*ALPI*). L'introduction nous en donne en abrégé l'histoire à partir du moment où le maître de la philologie espagnole, Don Ramón Menéndez Pidal, se chargea de la direction du Centre d'études historiques de Madrid (1907) et par la suite des premières initiatives pour l'atlas en s'assurant la collaboration du phonéticien et dialectologue prof. Tomás Navarro. Mais ce n'est que plus tard (à partir de 1929) que sous la direction générale de M. Menéndez Pidal et celle du prof. Navarro fut constitué le comité préparatoire et instruite la première équipe d'enquêteurs (MM. Aurelio, M. Espinosa fils, Rodrigo de Sá Nogueira, Lorenzo Rodríguez Castellano, Manuel Sanchis Guarner, Aníbal Otero, Francisco de B. Moll et Armando Nobre de Gusmão) complétée plus tard par M. Luís F. Lindley Cintra pour le galicien-portugais. Ce n'est pas le lieu ici de suivre toutes les vicissitudes, causées en partie par la guerre civile espagnole, qui ont retardé les enquêtes et la publication de l'atlas. Qu'il suffise de mentionner qu'à la fin, en 1950, les délégués du *CSIC*

(fondé en 1940) parvinrent à New York, où M. Tomás Navarro avait abrité les matériaux enregistrés jusqu'alors, à s'entendre avec lui sur leur élaboration, la continuation des enquêtes et la publication de l'œuvre dont fut chargé M. R. de Balbín Lucas sous la présidence de M. Menéndez Pidal. C'est ainsi qu'à l'*ALPI* fut épargné le sort de l'*ALC* de Mgr Griera[1] et de l'*ALR* de MM. Puşcariu, Sever Pop et E. Petrovici restés torses, et que son premier volume a pu paraître en 1962. Il se présente très avantageusement dans son extérieur luxueux, avec son papier et sa reliure solides, les frontières des pays et provinces et les numéros des points enquêtés en rouge (comme dans l'*ALC* et l'*AIS*), l'impression très soignée.

L'*ALPI* a naturellement bénéficié des expériences de ses devanciers et notamment de celles de l'*ALF* et de l'*AIS* en ce qui concerne le choix des localités et des sujets et la composition du questionnaire. Des 528 points enquêtés 156 reviennent au domaine linguistique galicien-portugais, 276 à l'espagnol et 96 (en face des 101 de l'*ALC*) au catalan, ce qui correspondrait à une densité totale d'un point sur 1 115 km² en face de 830 km² de l'*ALF* et 600 km² de l'*ALC*. Mais un coup d'œil jeté sur une carte quelconque nous renseigne sur le fait que le domaine catalan et le domaine galicien-portugais ont été enserrés dans un réseau de points à mailles sensiblement moins larges que l'espagnol et cela évidemment en conformité avec la différence de densité des populations, la Meseta castillane et les régions montagneuses étant assez moins peuplées, de sorte que la densité moyenne d'un point sur 67819 habitants indiquée dans l'introduction est la seule qui compte.

Ce qui distingue avant tout l'*ALPI* de tous les autres atlas linguistiques c'est la part attribuée aux phénomènes strictement grammaticaux et à la phonétique surtout. Cela se comprend vu le fait qu'un phonéticien du renom de M. Navarro est à la tête de l'entreprise. Et n'oublions pas non plus que la géographie linguistique doit son origine au problème autrefois tant discuté de la délimitation des dialectes, respectivement au fait reconnu et exprimé déjà en 1870 par H. Schuchardt, que ce que l'on peut délimiter ce ne sont pas les dialectes eux-mêmes mais leurs caractères et notamment les caractères phonétiques, d'où les premières tentatives d'en tracer les limites (Tourtoulon et Bringuier et d'autres). Le questionnaire de l'*ALPI* se divise donc en deux sections dont la première comprend les 411 questions relatives à la phonétique, morphologie et syntaxe et la deuxième les questions concernant la lexicologie où sont prises en considération les expériences de l'*ALF* et de l'*AIS* (au total environ 2 000 mots). Dans le volume I, *Fonética*, 1, on trouve enregistrés dans l'ordre alphabétique (carte 6, *abeja* — 75, *eje*) de préférence des mots de la même étymologie dans les différentes langues, propres par conséquent à la comparaison des phénomènes phonétiques. On pouvait s'attendre à une disposition différente, non alphabétique mais d'après des catégories phonétiques, et cela d'autant plus que sur la carte 4 une des limites phonétiques est anticipée, celle de la diphtongaison des *ę́*, *ǫ́*. Il faut cependant attendre la publication des volumes suivants avant de juger de l'utilité de la disposition choisie.

1. Heureusement la maison éditrice La Poligrafa de Barcelone vient de nous communiquer non seulement la reprise et continuation de cet ouvrage mais encore la publication du volume VI qui sera suivi des tomes VII, VIII et IX au cours de l'année 1963. D'autre part l'*ALR* lui aussi est continué (ou remplacé?) par une nouvelle série.

Ce qui distingue encore l'*ALPI* de tous les autres atlas c'est l'énorme richesse en nuances dans la transcription phonétique qui pourrait sembler embarrassante à celui qui est intéressé à d'autres problèmes. M. Navarro a adopté et adapté dans son système de transcription les caractères les plus usuels et connus en y ajoutant quelques signes diacritiques immédiatement compréhensibles. On aurait pourtant souhaité qu'il eût évité le double emploi de quelques signes, comme p. ex. celui d'un point désignant sous les *e*, *o* leur fermeture, sous *a* cependant la vélarité, etc. Toutefois, qui a bien suivi les 9 pages de l'introduction expliquant la transcription trouvera que les signes adoptés sont de nature à faciliter autant l'étude des problèmes phonétiques les plus compliqués que l'abstraction de nuances sans importance pour le cas particulier. Rappelons-nous à ce propos un mot de M. Terracher (*RLiR*, I, 443) : « Un atlas est en effet une collection de « coupes horizontales » ou « synchroniques » pratiquées dans une langue donnée à un moment donné. » Il s'agit donc de saisir et d'enregistrer autant que possible ce qui se dit naturellement et spontanément. L'enquêteur d'un atlas a donc affaire à la « parole » et non à la « langue », il remplit sa tâche en enregistrant les réalisations momentanées ou variantes occasionnelles des phonèmes en laissant au grammairien le soin d'en déterminer le caractère ou la norme pour y échafauder éventuellement sa « grammaire historique ». En adoptant la « méthode impressionniste » pour les enquêtes, préconisée par les auteurs de l'*AIS*, ceux de l'*ALPI* ont voulu mettre leurs enquêteurs en état de saisir toutes les nuances phonétiques possibles de variantes occasionnelles et facultatives, ce qui se recommandait particulièrement en vue du galicien-portugais si riche en variantes phonétiques. A ce propos un passage de l'introduction attire notre attention : « Las encuestas fueron realizadas, casi siempre, con dos sujetos informantes y por un equipo de dos transcriptores. Comenzaba el interrogatorio trabajando conjuntamente ambos transcriptores con ambos informantes, hasta que descubiertos los rasgos básicos del habla local y ganada la confianza de los sujetos, se dividía la labor, y cada transcriptor interrogaba a uno de los sujetos informantes separadamente. Más tarde, se intercambiaban los transcriptores a los sujetos, para comprobar o rectificar las contestaciones dudosas... » En vérifiant et rectifiant les réponses obtenues après avoir découvert les « traits caractéristiques » d'un parler, ne faisait-on déjà quelques pas à la recherche des phonèmes, c'est-à-dire envers la normalisation de leurs réalisations momentanées ? Ou, autrement dit, n'était-ce pas anticiper en quelque sorte l'interprétation des cartes futures ? On se rappellera à ce propos les interprétations élaborées sur les cartes du petit atlas linguistique roumain (*Micul Atlas Linguistic Român*, I et II) accompagnant l'édition originale. Peut-être tel procédé aurait-il présenté quelques avantages ici encore.

Quant aux possibilités d'interprétation des cartes faisons quelques épreuves au hasard. Comment certains dialectalismes se reflètent-ils sur les cartes de l'*ALPI* ?

Les phénomènes de métaphonèse dans les Asturies centrales (v. *RLiR*, XX, 211 ss.) se trouvent représentés sur les cartes 25, *blanco*, (*bléŋku*, donc *-é-u* dans les p. 314, 315), 27, *brazo* (*é-u*, 314, 315, 316), 48, *clavo* (*é-u*, 314, 315, 316), 8 *abuelo* (*i-u*, 314, 315, 317), sans qu'on puisse constater leur absence dans les pluriels (devant *-os*) que l'*ALPI* ne donne pas simultanément comme l'*AIS*. C'est qu'on ne comprend pas trop bien ici la disposition du questionnaire phonétique, à laquelle les cartes des volumes suivants remédieront certainement.

Les diphtongues *i̯é*, *u̯ó* au premier élément très fugitif (variantes occasionnelles ou facul-

tatives des voyelles simples) de certains dialectes du Portugal septentrional (et de quelques autres zones) signalées par M. Leite de Vasconcelos (v. *RLiR*, XX, 203 ss.) sont enregistrées sur plusieurs cartes (26, 28, 30, 37, 39, 42, 44, 50, 59, 63, 69, 70, 71) dont l'interprétation et la comparaison ne nous permettent pourtant pas d'en déterminer la raison d'être ni les limites. Nous n'en sommes pas plus largement instruits que par les indications de M. Leite. C'est que déjà M. Gilliéron a fait l'expérience que les mots de son questionnaire n'étaient pas « particulièrement désignés pour établir les lois phonétiques des parlers » et qu'il en a tiré les conséquences. On a reconnu depuis longtemps que les atlas linguistiques ne sont pas faits pour y fonder l'histoire des parlers locaux ni pour remplacer en quelque sorte les monographies dialectales ; bien au contraire : ils doivent se compléter les uns les autres.

Un autre exemple. A l'opposé du Portugal et des Asturies les substantifs et adjectifs II m. sg. en Galicie ne se terminent pas en *-u* mais en *-ǫ*, comme on peut constater sur plusieurs cartes (p. ex. 29, *caballo*). Comment s'explique cette rupture de continuité ? Un coup d'œil jeté sur la c. 72, *los domingos*, nous renseigne là-dessus : en Galicie l'*ǫ* du sg. est refait sur l'*ǫ* de la terminaison *-ǫš* du pl., tandis qu'au Portugal au contraire l'*-uš* du pl. est refait analogiquement sur le sg. *-u*. Les Asturies centrales cependant ont conservé encore en grande partie l'état originaire commun à tout le nord-ouest de la Péninsule : sg. *-u*, pl. *-ǫs*, de sorte qu'il est évident que la métaphonèse causée par *-u* a pu s'effectuer dans tout ce vaste territoire. Les atlas linguistiques sont faits pour les vues d'ensemble.

C'est donc le comparatisme géographique fondé sur les atlas qui nous permet de reconstruire la stratification linguistique de vastes territoires originairement cohérents et qui par là et en s'accompagnant et se complétant d'études et monographies locales aboutit au nouveau comparatisme historique approfondi comme nous l'entendons aujourd'hui. C'est à cette fin, à l'illustration de la stratification linguistique de la Péninsule ibérique dans l'ensemble de la Romania que l'*ALPI* est en train de nous fournir un excellent instrument.

F. SCHÜRR.

Le livre de la taille de Paris l'an 1297, publié par Karl MICHAËLSSON †, vol. IX des *Romanica Gothoburgensia*, Göteborg, 1962, IX + 489 pages. — Voilà donc édités par K. Michaëlsson trois des rôles de taille parisiens, sur les sept qui nous sont conservés : les rôles de 1313 (parus en 1958), de 1297 (1962), celui de 1313 (1951). On sait combien ces documents sont importants pour l'histoire de Paris, des métiers, de la population, de la langue, et particulièrement pour l'histoire des noms de personnes. Dans sa thèse de 1927, qui est le meilleur ouvrage d'ensemble consacré aux noms de personnes de France, K. Michaëlsson a montré le parti qu'on peut tirer de ces textes, il a fixé la méthode de cette recherche. Dès cette époque il avait fait le projet de publier le texte intégral des sept rôles parisiens et de composer un *Lexique raisonné des noms de baptême* qui y sont contenus. De cette œuvre immense il a réalisé une partie, puisqu'il nous a donné l'édition de trois rôles et le *Lexique* des noms de baptême commençant par les lettres A et B. Ses obligations universitaires, le soin qu'il prenait des travaux de ses élèves, la mort qui l'arrêta en plein élan, ne lui ont pas permis d'achever l'œuvre entreprise. Aussi cette publication, à laquelle son fils a dû, à sa place, mettre la dernière main, ravive-t-elle en nous la tristesse d'avoir perdu un tel savant. Qu'il soit permis d'espérer que ses élèves auront

à cœur de le continuer, en terminant la publication des rôles de taille, du *Lexique raisonné des noms de baptême*, et en nous donnant, s'il se peut, un table générale des surnoms, qui doit être déjà fort avancée dans les fichiers de leur maître. Pour en revenir à ce *Livre de la taille de Paris l'an 1297*, il est sans doute superflu de dire qu'il manifeste les qualités bien connues de précision, de sagacité, d'élégance, et qu'il fait honneur à la belle collection fondée par Karl Michaëlsson et dirigée aujourd'hui par M. H. Nilsson-Ehle.

† Abbé R. Boyenval, R. Berger, P. Bougard, *Répertoire des noms de famille du Pas-de-Calais en 1820*. Société de Dialectologie picarde. Tome I, A-J, Arras, 1960, 257 pages + 1 carte hors-texte ; tome II, K-Z, Arras, 1962, 178 pages. — Voici donc achevée la publication de ce répertoire entrepris dès 1951 par l'abbé R. Boyenval sur les conseils de Raymond Dubois. Aujourd'hui l'un et l'autre sont morts et c'est un pieux devoir de saluer la mémoire de ces deux érudits qui ont si bien travaillé. Il faut remercier aussi, et féliciter, MM. R. Berger et P. Bougard qui ont terminé cet ouvrage et assuré sa publication. On a souvent répété que les recherches anthroponymiques ne pourraient faire de progrès qu'après la publication des documents qui conservent les noms de personnes datés et localisés. On ne peut envisager de les publier tous, il faut choisir les plus importants, en donnant la préférence à l'époque où les noms se sont fixés (XIIIe-XIVe siècle) et, à l'époque moderne, à cette période où la population était encore stable (début du XIXe siècle). On connaît l'œuvre de Karl Michaëlsson et ses publications des livres de taille parisiens. Les auteurs du présent ouvrage se sont situés, eux, à l'époque moderne et ont choisi le recensement prescrit en 1820 par le baron Siméon, préfet du Pas-de-Calais. Ce document est particulièrement bien choisi parce qu'il est antérieur à l'essor industriel et à la découverte de la houille dans le département (1849) et donc aux mouvements de la population. S'il est bien choisi, il n'est pas toujours facile à déchiffrer et à interpréter, les secrétaires de mairie n'ayant pas tous procédé avec tout le soin désirable. Il faut féliciter les auteurs d'avoir respecté les graphies divergentes d'un même nom, même s'il s'agit d'une fantaisie du scribe. Le soin qu'ils ont pris nous donne toute garantie. — Après une courte introduction, les noms de famille sont présentés en deux colonnes dans l'ordre alphabétique. A la suite de chaque nom vient l'indication de toutes les communes où il se trouve (deux lettres donnent l'abréviation de l'arrondissement, un numéro celle de la commune ; un chiffre en exposant donne la fréquence du nom dans chaque commune). Une table alphabétique des communes et une table des sigles rendent l'interprétation très facile. Cette présentation est extrêmement claire et simple et rien n'est agréable comme de se promener à travers les Lefebvre, les Legrand, les Pruvost, les Vasseur... — Il reste à publier maintenant un répertoire des noms aux XIIIe-XIVe siècles, d'après les rôles de ce temps. L'histoire des noms de personnes dans le Pas-de-Calais aura des bases solides. Un dictionnaire anthroponymique de ce département pourra alors voir le jour. Les auteurs de ce répertoire ont montré le chemin. Il faut les remercier et les féliciter chaleureusement, et souhaiter que dans chaque département de France des chercheurs se mettent au travail pour les imiter.

Jacques Pignon, *L'Évolution phonétique des parlers du Poitou (Vienne et Deux-Sèvres)*. Paris, Bibliothèque du « Français Moderne », 1960. Un vol. de 586 pages, de 19 × 28 cm + 28 cartes dépliantes sous enveloppe. — Le Poitou pose aux historiens des

dialectes gallo-romans une question qui ressemble à une énigme. Aujourd'hui les patois de cette province sont à classer parmi les patois de langue d'oïl. Mais Guillaume de Poitiers écrivait au XIIe siècle, à Poitiers, en langue d'oc; et les patois poitevins présentent des traces de phonétique occitane; et la configuration de la frontière actuelle de l'occitan semble indiquer qu'elle a dû être autrefois plus septentrionale. Plusieurs romanistes se sont attachés à donner une réponse à cette question. La coutribution la plus importante jusqu'ici était sans doute la thèse de Mlle Scharten, inspirée par M. Gamillscheg, que M. von Wartburg a acceptée pour l'essentiel, tandis que M. Pougnard présentait une manière de voir quelque peu différente.

Poitevin de naissance, orienté vers l'étude de la géographie linguistique par Albert Dauzat, M. Pignon était naturellement incliné à reprendre l'examen de l'énigme poitevine. Il a donc entrepris une enquête nouvelle, plus détaillée, plus précise que celle de l'*ALF*, il a examiné à nouveau de très près les textes du moyen âge. La richesse de sa documentation est telle qu'il n'a pu traiter que de la phonétique, laissant provisoirement de côté l'étude détaillée de la morphologie, de la syntaxe, du lexique. Et son livre est cependant un gros volume de près de 600 pages et d'un format inhabituel. Sans prétendre rendre compte en détail d'une telle œuvre, il m'est très agréable de la présenter ici.

Huit chapitres préliminaires traitent des travaux antérieurs, de la méthode d'enquête suivie par M. P., des textes poitevins du XIIe au XVIIe siècle, et donnent quelques renseignements géographiques et historiques. Les pages consacrées à la méthode d'enquête m'ont beaucoup intéressé. Il faudrait tout citer. Je note seulement cette remarque que dans les patois très influencés par le français, il ne faudrait retenir comme témoins des évolutions phonétiques que les mots remontant à un type étymologique différent de celui du mot français correspondant. Ce n'est pas toujours possible, mais il convient de distinguer les lois phonétiques établies au moyen de ces mots bons témoins, des autres lois qui reposent sur des témoignages moins authentiques; et il faut louer M. P. d'avoir mis en relief dans son exposé les mots bons témoins. Je note encore, mais sans insister, les remarques concernant les divers étages de patois possédés par le même témoin (p. 29), l'intérêt qu'il y a à interroger ensemble plusieurs témoins (p. 30), et à ne pas négliger les enfants, qui conservent souvent le patois des grand-mères (p. 31).

Le corps de l'ouvrage est divisé en 47 chapitres, groupés en 11 sections, chaque section correspondant à une évolution phonétique : diphtongaison, diphtongues à second élément vélaire, action de *y*, nasalisation, labialisation, traitement des inaccentuées, palatalisation consonantique, recul du point d'articulation des chuintantes, consonnes intervocaliques, consonnes finales, phénomènes divers. Dans chaque chapitre, M. P. étudie à tour de rôle les témoignages des patois, des textes anciens, des toponymes, et il donne enfin de tous ces faits l'explication que lui suggère la connaissance qu'il a de ce domaine; une carte permet de suivre la démonstration. Dans sa conclusion M. P. établit d'abord 3 listes, celle des 18 traits occitans constants qui établissent la limite septentrionale actuelle de l'occitan (cette limite passe dans le sud-est de la Vienne), celle des 15 traits occitans que l'on trouve actuellement au nord de cette limite, enfin celle des traits occitans aujourd'hui disparus, mais attestés dans le passé au nord de l'actuelle limite des parlers occitans. Il est remarquable que les traits qui intéressent les consonnes ont beaucoup mieux résisté aux influences du nord que ceux qui intéressent les voyelles. Cela s'explique par le fait que les traitements vocaliques concernent en général des séries beaucoup plus nombreuses

que les traitements consonantiques (penser au traitement de A) ; lorsque le Poitou s'ouvrit aux influences du nord ce sont évidemment ces séries nombreuses qui furent le plus touchées. La conclusion de M. P. est que la frontière de l'occitan est relativement récente, qu'au temps de Guillaume de Poitiers « les parlers employés dans la moitié sud de l'actuel département de la Vienne et dans le sud-est du département des Deux-Sèvres étaient de type occitan » (p. 516). « Il n'est donc nullement étonnant que le comte de Poitiers, Guillaume VII, neuvième duc d'Aquitaine, ait usé, dans ses *Chansons*, du parler d'oc qui était employé aussi bien dans la partie méridionale du Poitou qu'en Limousin » (ibd). — Réunissant les seize traits communs au poitevin et aux parlers du Nord-Ouest (Touraine, Anjou, Maine, Haute-Bretagne, parfois Basse-Normandie) et étrangers au français, M. P. montre qu'il a existé entre ces divers parlers une certaine unité, aujourd'hui brisée par l'avance des influences françaises. Il signale encore les rapports qui existent entre poitevin et saintongeais. Enfin il recherche dans l'histoire du Poitou ce qui peut expliquer l'évolution phonétique des parlers poitevins, et il note la longue appartenance du Poitou à l'Aquitaine (jusque vers 1150), puis le rattachement à la France du Nord dans la seconde moitié du XIIe siècle. L'hypothèse d'un peuplement différent dans le nord et dans le sud du Poitou retient son attention, mais il remarque avec prudence que nous n'avons sur ce point aucune certitude.

Ce bref résumé ne donne pas du tout idée de la richesse du livre, dans lequel M. P., à propos des évolutions d'autrefois décrit, avec précision les tendances actuelles de ces parlers. C'est ainsi qu'à propos de l'évolution qui a transformé autrefois A libre en *é* dans les parlers d'oil, il décrit cette tendance récente des patois du nord du domaine occitan à transformer *a* en *é* quand cet *a* devient long (p. 183-186). Il rappelle les notations de Rousselot : *ɛãtă* (*cantatum*) et *ɛãté* (*cantare*), *tɛãtè* « chanter », *tɛãtèdo* « chantée », en face de *tɛãtă* « chanté » et de *tɛãtădè* « chantées ». Il rappelle aussi la remarque d'A. Thomas qu'à Cussac l'*a* passe à *e* quand il est long. M. Leproux a retrouvé des alternances analogues dans le sud du Confolentais : *-è* (lat. *-are*), *-èdo* (lat. *-atas*), *-a* (lat. *-atu*), *-adé* (lat. *-atas*). C'est toujours la même formule : *a* bref reste *a*, *a* long devient *é*. M. P. a raison d'ajouter que ce traitement éclaire celui qui vers le VIIIe siècle a transformé A libre en *é*. — Ce traitement se retrouve dans une région que je connais bien : la frontière de l'occitan le long des monts du Forez. Là il apparaît même plus clairement dans le cas suivant : lorsque *a* accentué se trouve en finale absolue il tend à se palataliser en *è* (*menè* « mener »), mais il demeure *a* quand il se trouve dans un groupe syntaxique (*mena la buyè* « faire la lessive »), *Géographie phonétique du Forez*, p. 184. Ainsi le passage de *a* long à *é* est-il fréquent le long de la frontière nord de l'occitan. Il semble s'opérer toujours par simple palatalisation, sans diphtongaison. M. P. remarque ici fort justement que « ce passage de *a* à *e* à une date relativement récente [...] éclaire [...] la mutation de *a* > *e* qui, vers le VIIIe siècle, s'est produite généralement dans le gallo-roman du Nord, sous l'accent, en syllabe ouverte » (p. 185). Mais, au lieu d'en conclure que la mutation du VIIIe siècle a dû se produire, comme l'évolution récente par simple palatalisation, il insinue que l'évolution récente cache une diphtongaison *a* > **ae* > *e*. Il ne veut pas s'écarter des traités de phonétique qui enseignent la diphtongaison de A libre. Ne serait-ce pas cependant l'occasion de reposer la question du passage de A à *e* au VIIIe siècle ? On va répétant qu'elle s'est faite par diphtongaison, à cause de la graphie *maent* et parce qu'il faut bien expliquer que le A entravé soit resté *a*. Mais la graphie *maent* ne prouve

rien, sinon que A suivi de nasale a subi une diphtongaison, ce que nous savons d'ailleurs par les graphies de *pain*, *main*, *faim*. Quant à l'A entravé nous savons maintenant par les patois du Nord occitan que l'*a* long (et pourquoi pas l'A libre du VIIIe s. ?) devient *e* par simple palatalisation, tandis que l'*a* bref (et l'A entravé du VIIIe s. ?) reste *a*. Ne faut-il pas réviser ce chapitre de nos traités? Ainsi l'étude de M. Pignon déborde-t-elle souvent le cadre, déjà vaste, du Poitou, pour nous faire réfléchir à nouveau sur les évolutions médiévales du domaine gallo-roman. Une première lecture n'en épuise pas la richesse. Il faut y revenir. En tout cas il est impossible désormais de parler des dialectes de l'ouest de la France sans citer cette somme qui contient tant de documents sûrs, tant de jugements sages et tant d'aperçus suggestifs.

Actes du Colloque international de Civilisations, Littératures et Langues romanes, organisé par la Commission nationale roumaine pour l'Unesco et l'Académie de la République Populaire Roumaine, sous les auspices et avec l'aide de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture. Unesco, Bucarest, 14-27 septembre 1959. Un vol. de 304 pages. — Il s'agit d'un colloque très important, en raison des sujets qui y ont été étudiés et de la qualité des participants. Les rapports, publiés intégralement ainsi que les discussions, sont groupés en neuf séances de travail. Six séances ont été consacrées aux civilisations et aux littératures romanes, trois à des questions de linguistique : les atlas, la phonologie, les substrats.

La séance consacrée aux atlas groupe les rapports de MM. Manuel ALVAR, Emile PETROVICI (« Les nouveaux atlas linguistiques de la Romania orientale »), et Mirko DEANOVIČ (« Perspectives de l'atlas linguistique méditerranéen »). M. Manuel Alvar a parlé des « nouveaux atlas linguistiques de la Romania », spécialement du nouvel atlas de la France par régions, sans oublier l'atlas de l'Andalousie. Son exposé, remarquablement documenté, traite successivement de phonétique et phonologie, du questionnaire, des enquêteurs, des informateurs et de la place à faire à l'ethnographie. Les solutions proposées, dictées par l'expérience, rallieront enquêteurs et directeurs d'atlas. Je note particulièrement les pages consacrées à la place à faire à la phonologie (p. 153 à 162). Comparant les notations d'Edmont d'une part et celles de l'*ALGa* et de l'*ALLy* d'autre part, M. Alvar remarque que les divergences entre l'*ALF* et l'*ALLy*, pour importantes qu'elles soient en lexicologie, ne sont pas phonologiquement significatives, tandis que les divergences qui séparent l'*ALGa* et l'*ALF* sont plusieurs fois significatives. C'est que les enquêteurs de l'*ALLy*, comme Edmont lui-même, rencontraient en Lyonnais leur système phonologique habituel, tandis qu'Edmont trouvait en Gascogne un système fort différent dont il n'avait nulle connaissance, à la différence des enquêteurs de l'*ALGa*. M. Alvar n'en conclut pas pour autant à la nécessité de remplacer la notation phonétique par une notation phonologique. Il remarque au contraire fort sagement qu' « il est difficile de déterminer sur place quels traits ont une valeur phonologique et quels sont ceux qui tiennent uniquement à la phonétique. N'oublions pas que l'interprétation systématique que l'on pourra faire au cours du travail dépend de l'exactitude des descriptions formelles que l'on aura obtenues ». On ne saurait mieux dire. Ajoutons que les enquêteurs des atlas par régions, étant ou patoisants ou connaisseurs des patois enquêtés, éviteront les erreurs qu'Edmont, homme du Nord, devait presque nécessairement faire en enquêtant dans le Midi. L'enquêteur devrait donc user d'une transcription impressionniste et éviter toute simplification

et toute interprétation des matériaux fournie par les témoins. C'est aussi l'avis formel de M. E. Petrovici, qui souligne l'impossibilité d'élaborer avant l'enquête un questionnaire structural, et le danger d'un tel questionnaire incomplet, qui risque de donner « une image faussée de la structure des parlers enquêtés » (p. 187). Pour compléter la documentation de M. Alvar et répondre à l'inquiétude qu'il a exprimée au sujet d'une discordance possible entre les atlas régionaux de France, notamment entre ceux du *NALF* et ceux qui ont leur siège à Lyon, je signale que le Centre National de la Recherche Scientifique a créé en janvier 1962 une commission des Atlas linguistiques, qui réunit tous les responsables des atlas et coordonne leurs efforts. Tout en respectant l'indépendance que nécessite l'adaptation de chaque enquête à chaque province, elle propose les normes qui doivent permettre une comparaison facile entre les atlas.

Huitième séance de travail : E. ALARCOS LLORACH, *Problèmes de phonologie romane* (p. 203 à 214). M. A. traite surtout des problèmes qui surgissent au moment d'interpréter le système de chaque idiome (alternances chez le même sujet et évidemment chez des sujets différents, laissant supposer l'existence simultanée de plusieurs systèmes, comme c'est le cas pour les voyelles du français ; délimitation des unités phonologiques ; identification des variantes ; détermination des traits pertinents). Il se contente d'énumérer ensuite ceux que pose, dans une perspective diachronique, la constitution des langues romanes. — A. ROSSETI, *Les problèmes du système phonologique du roumain* (p. 214 à 226).

Neuvième séance de travail : G. ROHLFS, *Influence des éléments autochtones sur les langues romanes* (p. 240 à 249, 24 cartes ou illustrations). Dans cette brève et claire étude de géographie linguistique, M. R. rappelle les traits de phonétique, de morphosyntaxe ou de vocabulaire qui paraissent s'expliquer par un substrat linguistique. En phonétique, l'influence celtique peut expliquer la sonorisation des consonnes intervocaliques, l'évolution de *-ct-*, mais non la palatalisation de *u* en *ü*, tandis que l'influence de l'osque dans l'évolution de *nd* en *n* serait plus que douteuse. En morphosyntaxe, l'absence des adverbes en *-mente* dans l'est de la Romania semble due à une influence hellénique, comme le genre de *dies dominica*, comme en Italie méridionale la distinction entre *ca* et *che* « que », comme la perte de l'infinitif ; l'influence des parlers germaniques peut expliquer le type « blanc fil » dans les parlers de l'est de la France. Dans le lexique, les exemples sont nombreux : c'est le gaulois qui explique bien des mots français comme *bruc* « bruyère », *verne*, *mayousa* « fraise »..., ce sont les langues de substrat qui expliquent les vieux noms du chêne, comme c'est le grec qui explique nombre de mots du sud de l'Italie... Dans la discussion qui suivit cette communication, M. Aebischer a défendu la thèse de l'existence d'une latinité osque en Espagne : l'importante collection de gentilices latines d'Espagne qu'il a recueillie fait apparaître une très forte majorité de gentilices originaires du sud de l'Italie (p. 286). — Bertil MALMBERG, *L'extension du castillan et le problème des substrats* (p. 249 à 260). — S. DA SILVA NETO, *Problèmes linguistiques du brésilien* (p. 260 à 284). Rappelons que M. Gsell a donné une chronique détaillée de ce colloque dans notre revue, tome XXIV (1960), pages 187 à 193.

A. GRIERA (explorador : A. PLADEVALL), *Atlas lingüistic de Catalunya*. Vol. VI (*El fred - El morralló*). Abadía de San Cugat del Vallès, 1962. Un vol. relié de 42 × 32 cm, de 142 cartes (nos 859 à 1000). — Il y a cinquante ans, Mgr Griera mettait en chantier son Atlas de la Catalogne, et en 1923 paraissait le premier volume, bientôt suivi de quatre

autres. Hélas, pendant les troubles de 1936, la riche bibliothèque de Mgr Griera fut pillée, et ses carnets d'enquête furent irrémédiablement perdus. Sans se laisser abattre le bon ouvrier se remit à l'œuvre. Un excellent enquêteur, formé par lui, Mossèn Antoni Pladevall, reprit l'enquête, et c'est ainsi que nous pouvons saluer la publication de ce 6e volume. La présentation n'est pas changée : cartes imprimées en alphabet Gilliéron, ordre alphabétique, papier luxueux. Cependant ce volume introduit deux très utiles perfectionnements : le titre de chaque carte est donné non seulement en catalan, mais aussi en espagnol et en français ; trois index alphabétiques, rédigés dans ces trois mêmes langues, permettent un repérage rapide. L'utilisation de ces cartes devient ainsi tellement facile qu'on serait reconnaissant à l'auteur de nous donner un index alphabétique français des volumes précédents. — M. G. est resté fidèle aux habitudes de Gilliéron de ne pas donner dans son atlas d'explications sur les objets et les usages; le lecteur doit se reporter à chaque fois au *Tresor de la Llengua*. Mais il nous donnera sans doute prochainement une explication de ces cartes comme il vient de le faire pour celles du volume V, dans le *Boletin de Dialectologia Española*. En félicitant et en remerciant Mgr Griera, tous souhaiteront la publication prochaine des volumes suivants de ce bel atlas.

A. Griera, *Atlas lingüistic d'Andorra*. Andorra, 1960, 1 vol. relié, 30 × 21 cm, de XX + 1 232 cartes (2 cartes à la page) + 15 pages (index, onomastique, coutumes) + 26 pages d'illustrations. — Dans son introduction, écrite dans les trois langues catalane, espagnole et française, Mgr Griera raconte comment, après la destruction du manuscrit de son atlas de la Catalogne et en attendant la publication du nouvel atlas que prépare M. Badia (depuis 1959, date inscrite à la fin de cette introduction, Mgr Griera a décidé de terminer son atlas, et le volume VI vient de paraître), il pensa qu'un atlas linguistique de la principauté d'Andorre offrirait « un certain intérêt ». Il est trop bon connaisseur en géographie linguistique pour n'avoir pas senti que le petit territoire d'Andorre n'offrait, seul, qu'un domaine bien étroit aux recherches de géographie linguistique. Nous touchons, en effet, ici aux conditions territoriales qui distinguent trois types d'ouvrages : l'atlas, le glossaire, la monographie. La monographie étudie une unité linguistique (village, ou groupe de villages parlant le même patois) ; le glossaire, par exemple le *GPSR*, étudie en profondeur un domaine assez diversifié, qui pourrait faire l'objet d'un atlas provincial; l'atlas suppose un domaine diversifié qu'il étudie soit en profondeur (atlas provincial) soit dans ses grandes variétés (atlas national). Mais, amoureux de ce pays d'Andorre, de sa culture, de ses traditions, de ses paysages, de son peuple, Mgr Griera n'a pas reculé devant la gageure. Il a donné aux Andorrans la fierté d'avoir leur atlas linguistique. Certes la diversité de ces six villages n'est pas grande. Mais, à parcourir ces cartes, à contempler les très belles illustrations ethnographiques de la fin, nous comprenons cette fierté, et nous nous unissons aux amis Andorrans de Mgr Griera pour le remercier de ce somptueux monument élevé à la gloire de leur petite patrie.

Jean-Pierre Foucher, *La littérature latine du moyen âge*. « Que sais-je ? », n° 1043. Paris, P. U. F., 1963, 128 pages. — Présenter la littérature latine du moyen âge en 100 pages relève de la gageure. M. Foucher y a réussi, en ne s'arrêtant qu'à quelques noms, spécialement aux poètes, en admirateur de Rémy de Gourmont. Son petit livre, fort agréablement écrit, pourra servir de première initiation aux étudiants et aux gens de goût.

Œuvres complètes de Rutebeuf, publiées par Edmond FARAL et Julia BASTIN, Paris, Picard (Fondation Singer-Polignac). Tome I, 1958, 582 pages. Tome II, 1960, 349 pages. — Edmond Faral a consacré les dernières années de sa vie à préparer cette édition modèle, avec l'aide de Mlle Bastin, qui a rempli le pieux devoir de la publier, après la mort du Maître. Tout ce qui peut aider la lecture des œuvres de Rutebeuf est réuni dans la copieuse introduction, les notes et les courtes préfaces de chaque poème, enfin dans le glossaire. L'introduction occupe plus de 200 pages d'impression serrée. Elle traite des manuscrits, de l'auteur, des circonstances historiques, de la langue et de la versification. Aucun auteur ancien n'ayant parlé de Rutebeuf, tout ce que l'on sait sur lui vient de ses poèmes; et l'on est agréablement surpris de voir tout ce que E. Faral et J. Bastin en ont tiré. L'étude intitulée « Les circonstances historiques » traite de l'Église, des Ordres mendiants, de l'Université, des croisades de 1254 à 1281; elle est indispensable pour la lecture de poèmes remplis d'allusions. L'étude grammaticale occupe plus de la moitié de cette introduction (pages 97 à 201). Elle contient une table des rimes, avec les constatations qu'elles autorisent quant à l'état phonétique de cette langue; une étude des formes; et surtout une étude de l'emploi des parties du discours et de leurs formes, qui constitue une très intéressante syntaxe de la langue de Rutebeuf. — Vient ensuite l'édition. Les poèmes ont été groupés, non dans l'ordre chronologique, qui eût été le plus satisfaisant, mais qu'il n'est pas possible d'établir, mais dans un ordre idéologique : I. l'Église, les Ordres mendiants et l'Université; II. Les Croisades; III. Poèmes de l'Infortune; IV. Poèmes religieux; V. Pièces à rire. Chaque poème est entouré d'un véritable luxe d'explications dans une courte préface et dans des notes. Enfin un glossaire réunit les mots et les formes qui demandent une traduction précise ou une explication; sont écartés les mots usuels trop connus. Telle se présente cette œuvre d'érudition, d'intelligence et de goût, véritable monument élevé à la gloire de Rutebeuf. Elle conservera la mémoire du grand romaniste que fut E. Faral. En y collaborant et en la publiant, Mlle Bastin a acquis de nouveaux droits à notre admiration et à notre gratitude.

Albert HENRY, *Les œuvres d'Adenet le Roi*, tome IV, *Berte aus grans piés*. Presses Universitaires de Bruxelles et P. U. F. (tome XXIII des Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université libre de Bruxelles), 1963. Un vol. de 269 pages, 25 fr. — M. A. Henry nous a déjà donné trois tomes de son édition des œuvres d'Adenet le Roi : Le premier contenait la biographie d'Adenet et une étude de la tradition manuscrite; le second, *Buevon de Conmarchis*; le troisième, *Les Enfances Ogier*. Ce quatrième volume est l'édition de *Berte aus grans piés*. L'introduction (p. 9 à 49) comporte une analyse de l'œuvre et une étude sur le travail du remanieur. La légende de Berthe aux grands pieds existait évidemment avant Adenet, qui semble avoir remanié une version qui nous est inconnue. M. Henry examine donc une nouvelle fois les divers témoignages que nous possédons de cette légende et compare l'œuvre d'Adenet aux autres versions connues. Ainsi est-il amené à mettre en valeur la grande supériorité de la *Berte* d'Adenet. Celui-ci revit vraiment l'histoire qu'il nous conte et fait vivre ses personnages d'une vie intense. Il met en lumière un trait du caractère de Berthe : sa chasteté. Son goût de la psychologie féminine lui fait traiter les personnages féminins avec plus de vigueur et de bonheur que les autres. Adenet nous apparaît comme « un homme qui n'avait pas du tout la tête épique, mais était romancier et analyste, et aussi poète de la nature et des âmes ». — Le

texte occupe les pages 53 à 198, avec un important apparat critique en bas de pages. Il est suivi de 60 pages de notes, précieuses pour la compréhension de ce texte « apparemment facile et dont plus d'un passage résiste encore à la critique », selon l'heureuse expression de M. R. Bossuat, citée par M. A. Henry p. 199. Cette agréable édition est dédiée « a Gianfranco Contini maestro degno di più alto dono ».

El Libro Agregà de Serapiom, Volgarizzamento di Frater Jacobus Philippus de Padua, Parte I : Testo. Edito per la prima volta a cura di Gustav INEICHEN. Istituto per la Collaborazione Culturale. Venezia-Roma, 1962. Un vol. relié de XLII + 462 pages, 52 illustrations en noir et en couleur. — L'œuvre de Dioscoride et celle de Galien constituent les autorités fondamentales de toute la médecine médiévale. Enrichies de l'expérience arabe, elles sont à l'origine de l'œuvre du mystérieux Serapion, ou Ibn Sarabi (fin du XIe siècle, début du XIIe siècle). Cette œuvre semble avoir été surtout connue dans un texte latin, le *Liber Serapionis aggregatus in medicinis simplicibus*. En dérive une version en dialecte padouan, le *Serapion carrarese*, due à un « Frater Jacobus Philippus, ordinis eremitarum » et exécutée dans les dernières années du XIVe siècle, à la demande du dernier seigneur de Padoue.

M. G. Ineichen avait déjà utilisé cette version dans sa thèse consacrée au dialecte padouan à la fin du XIVe siècle et publiée dans la *Z* 73 (1957), p. 38-123, sous le titre *Die paduanische Mundart am Ende des 14. Jahrhunderts*. Il nous donne aujourd'hui de ce texte une très belle édition, magnifiquement présentée grâce à la Fondation Giorgio Cini. Ce premier volume comprend seulement le texte du *Serapion carrarese*, complété de reproductions en couleurs des très belles et très précieuses illustrations du manuscrit, représentant les plantes avec leurs fleurs ou leurs fruits. Un second volume critique nous est promis. Je veux dire ici mon admiration pour le travail de M. Ineichen et pour l'œuvre généreuse qu'accomplit la Fondation Cini.

Dante OLIVIERI, *Toponomastica Veneta*. Istituto per la Collaborazione culturale, Venezia, Roma, 1961. Un vol. relié de XXX + 191 pages. — Voici la seconde édition, revue et mise à jour, d'un ouvrage paru en 1914 sous le titre de *Saggio di una illustrazione generale della Toponomastica Veneta*. C'est une sorte de dictionnaire étymologique des noms de lieux de la Vénétie, classés en six chapitres : noms venant des noms de personnes, noms venant des noms de plantes ou relatifs aux noms de plantes, noms venant des noms d'animaux, noms formés d'adjectifs (Alba, Alto...), noms formés d'après la nature du terrain ou de l'aspect des lieux, noms divers. Un index alphabétique permet une consultation facile de l'ouvrage. La présentation du volume, assurée par la Fondation Cini, est, évidemment, parfaite.

Carlo BATTISTI, *Le valli ladine dell' Alto Adige et il pensiero dei linguisti italiani sulla unità dei dialetti ladini*. Felice Le Monnier, Firenze, 1962. Un fascicule de 133 pages. — Ce recueil, dédié « Ai Maestri ladini, perchè insegnino ai bambini l'amore ed il respetto alla loro parlata », réunit les sept études suivantes : C. Battisti, *I dialetti dolomitici*, p. 1-13 ; C. Battisti, *Germanesimo nei dialetti ladini e romanità nelle parlate tedesche altoatesine*, p. 15-31 ; C. Battisti, *L'Ascoli e la questione ladina*, p. 33-46 ; C. Battisti, *Critica della teoria Ascoliana sull' elemento celtico-italico nel ladino*, p. 47-90 ; C. Salvioni, *Ladinia e Ita-*

lia, p. 91-98; E. G. Parodi, *Due parole sui Ladini*, p. 99-108 ; C. Battisti, *La latinità della Rezia e le parlate ladine delle Dolomiti*, p. 109-122. Cette dernière étude reproduit le texte d'un discours prononcé par C. Battisti « nell' Aula Magna del Liceo di Gorizia il 22 maggio 1922 ». Ce discours d'il y a 40 ans annonçait l'exploration linguistique du Haut Adige. Dans ses *Conclusioni*, qui forment un huitième chapitre du présent livre (p. 123-131), le Maître constate avec joie que l'exploration a été menée à bonne fin. Il en a pris la plus grande part, témoin le monumental *Dizionario toponomastico atesino*. Mais il n'a garde d'oublier les autres romanistes qui ont travaillé dans ce beau domaine. Plus qu'une autre la recherche dialectale est œuvre collective. De cet effort commun le présent volume porte témoignage en unissant à la signature de C. Battisti celles de deux autres romanistes.

Crestomaţie Romanică, întocmită sub conducerea Acad. Icrgu IORDAN, de Mioara AVRAM, Nicolae DĂNILĂ, Florica DIMITRESCU, Valeria GUŢU-ROMALO, Maria ILIESCU, Liliana MACARIE, Constant MANECA, Maria MANOLIU, Alexandru NICULESCU, Marius SALA, Florenţa SĂDEANU, Sanda STAVRESCU, Mirela TEODORESCU. Academia Republicii Populare Romîne, Institutul de Linguistică din Bucureşti. Vol. I, 1962. Un volume de 24 × 16 cm., relié et illustré, de 883 pages. — Il m'est fort agréable de saluer la publication de cette chrestomathie des langues romanes. Elle est l'œuvre d'un groupe de romanistes roumains sous la conduite de M. Iorgu Iordan. C'est une vaste entreprise. Ce volume, qui va du latin populaire au XVIe siècle inclus, sera suivi d'un second qui comprendra les XVIIe et XVIIIe siècles, et d'un troisième pour le XIXe et le XXe siècles. Il est divisé en 11 chapitres consacrés aux textes latins, roumains, dalmates, italiens, sardes, rhétoromans, français, provençaux, catalans, espagnols et portugais. Les chapitres sont de longueur inégale selon l'importance de chaque littérature : 150 pages environ pour le latin populaire, l'italien, le français, une centaine pour l'espagnol, 80 pour le portugais, 70 pour le rhétoroman, une soixantaine pour le roumain, 50 pour le provençal, 45 pour le catalan, 40 pour le sarde, 10 pour le dalmate. Chaque chapitre est précédé d'une courte bibliographie et se termine par un bref glossaire. Des reproductions photographiques de manuscrits illustrent les textes les plus célèbres. — On imagine que la difficulté d'une pareille entreprise réside dans le choix. La place étant limitée, il ne faut présenter que des textes exemplaires. Pour m'en tenir au français, je dois dire que les responsables ont remarquablement bien choisi : cette partie s'ouvre sur les *Serments de Strasbourg*, la *Cantilène de sainte Eulalie*, 80 vers de la *Vie de saint Alexis*, deux passages de la *Chanson de Roland* pris dans le débat du cor et la mort de Roland. Ces quatre premiers morceaux sont illustrés de la reproduction photographique intégrale pour les deux premiers, d'une page pour les deux autres. Il était impossible de mieux ouvrir une présentation de notre ancienne littérature. Les autres morceaux, sur les 34 qui composent ce chapitre, s'imposaient avec moins d'évidence. Cependant le choix pour Villon de la *Ballade des Dames du temps jadis* et de l'*Épitaphe Villon* est aussi excellent. Je formule deux regrets seulement : celui de ne rien trouver du théâtre religieux, qui a occupé une telle place dans la vie littéraire du peuple français (une page du *Jeu d'Adam*, une autre du *Miracle de Théophile* auraient été les bienvenues), celui de voir présenter Joachim du Bellay seulement par deux textes de prose ; peut-être aussi l'ode à Cassandre « Mignonne, allons voir si la rose » est-elle un peu frêle pour présenter, seule, le génie poétique de Ronsard. Mais

c'est là peu de chose. Le livre est très beau, très riche. Il rendra de grands services aux étudiants et à leurs maîtres. Il donne envie de mieux connaître ces littératures et ces langues sœurs si bien présentées côte à côte. Il donne envie aussi de lire bientôt les deux autres volumes qui nous sont promis.

Jean GUILLAUME, *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les* Entrevisions *et* la Chanson d'Ève *de Van Lerberghe*. Bruxelles, Palais des Académies, 1956. Un vol. de 303 pages. — Jean GUILLAUME, *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe. Essais complémentaires : le verbe et l'adjectif. Conclusions générales*. Bruxelles, Palais des Académies, 1959. Un vol. de 108 pages. — Jean GUILLAUME, *La poésie de Van Lerberghe. Essai d'exégèse intégrale*. Bruxelles, Palais des Académies, 1962. Un vol. de 247 pages. — Van Lerberghe est un poète difficile. Il a dit de lui-même : « L'obscurité est mon élément. » Lorsqu'on le lit avec l'habituelle bonne volonté que l'on met à la lecture des poètes symbolistes, on sent bien souvent que la signification immédiate, le tableau préraphaélite brossé en marge d'un récit biblique, en cache une autre moins naïve qui se dérobe aussitôt qu'on veut la saisir ; sous la chanson pure on entend un autre air en contrepoint, que l'on n'arrive pas à noter. Je prends en exemple le poème liminaire d'*Entrevisions*, celui qui commence ainsi : *Que te dirais-je à Toi, qui viens de l'inconnu*. Quel est ce *Toi*, qui porte une majuscule, *dont les mains frappent doucement*, qui est *Comme une reine de Saba* qui vient *le soir*, et pour qui le poète s'efforce

De toute ma faiblesse et de mon humble amour,
A répondre à ce que tu désires,

vers qui il tend son *âme*,

Pour que là où tu es je sois ?

N'est-ce pas le beau Christ couronné du tableau d'Holman Hunt (« La lumière du monde »), porteur d'une lanterne, qui dans la nuit frappe à une porte dans un jardin fleuri, illustration du « sto ad ostium et pulso » de l'Apocalypse 3,20 ? Et les *humbles servantes* que le poète appelle à venir au-devant de *l'hôte inconnu* en élevant leurs *flambeaux*, ne sont-elles les vierges sages de l'Évangile ? Le poème paraît avoir ainsi un sens clair. Cependant un doute se fait jour : L'*hôte inconnu* est *couronné de roses* (et non d'épines comme dans le tableau), comme le *jeune dieu*, l'inquiétant personnage de *La Chanson d'Ève*, qui pourrait bien être le démon. Les *humbles servantes* sont des *femmes* (et non les vierges de l'Évangile), elles ont des *flambeaux* (et non des lampes). Et Van Lerberghe nous a avertis qu'il aimait les métamorphoses, témoin cet autre poème des *Entrevisions*, intitulé d'ailleurs *Métamorphose*, où l'on voit la Vierge Mère dans la grotte de Bethléem se transformer peu à peu en Vénus anadyomène ; ou cet autre, *Réversion*, chant de Noël, où l'on voit passer le Bon Pasteur et ses brebis, tôt suivi de l'Amour *lourd des roses du printemps* et de la *fille sombre au cœur sauvage*, meneur de loups. Les confidences contradictoires du poète, pas plus que les explications de ses amis ne nous satisfont, soit qu'il ait volontairement caché son jeu, soit qu'il n'ait pu démêler lui-même l'écheveau des inspirations contradictoires : la bonne chanson de son enfance chrétienne, et les autres, tantôt violentes et tantôt nostalgiques, de sa vie d'homme solitaire. Cette difficulté a poussé le R. P. Guillaume, professeur aux Facultés universitaires de Namur, à rechercher une

méthode d'explication interne capable de révéler le sens le plus profond de l'œuvre, celui qui lui donne son unité, à l'insu peut-être du poète lui-même.

Cette méthode consiste d'abord à établir une table des mots les plus fréquemment utilisés (les mots-favoris), et à rechercher la valeur de chacun d'eux dans leurs divers contextes. Ici intervient l'intuition du chercheur qui, s'emparant d'un contexte particulièrement révélateur, va chercher à interpréter un mot-favori d'après ce contexte, et une part importante de l'œuvre, peut-être toute l'œuvre, à partir de ce mot devenu la clé de tout l'édifice. On comprend l'intérêt d'une telle méthode qui allie la précision de la philologie (recherche du sens d'un mot obscur d'après les divers contextes dans lesquels il se trouve) et de la statistique (le P. Guillaume écrivait son livre dans le temps où M. P. Guiraud publiait son *Index du vocabulaire du symbolisme* et ses *Caractères statistiques du vocabulaire*, 1953, 1954) à l'intuition toujours nécessaire quand il s'agit d'expliquer le sens d'une œuvre d'art. A la recherche de la « donnée centrale », le P. Guillaume interroge d'abord les 145 contextes du mot le plus fréquent, *fleur*. Déçu par *fleur*, qui semble faire partie d'un décor passe-partout, il étudie *âme*, le mot suivant dans l'ordre des fréquences (121 fois). Et sa recherche est payante : *âme* apparaît comme la clé de toute l'œuvre. A partir de lui, beaucoup d'autres mots vont s'éclairer : *amour*, *Dieu*, *bonheur*, *serpent*, *beauté*, *lumière*... Quelques-uns cependant résisteront, malgré les efforts persévérants de l'exégète, tels *bosquet*, *matin*, *vallon*, et même je pense *bois*. Au terme de l'enquête le sens de l'œuvre se dégage. C'est « l'envahissement progressif d'Ève par un Satan qui mime et déforme sournoisement les gestes divins ». D'autres éléments contribuent à donner leur sens à divers groupes de poèmes : dynamisme d'Ève exploité par Satan, séduction d'un univers inconnu qu'Ève découvre avec tous ses sens et qui l'écarte de Dieu, triomphe final de Dieu mais dans la mort d'Ève. Telle est du moins la conclusion à laquelle aboutit le P. Guillaume au terme du premier volume, l'*Essai*. Il la reprend et la nuance au terme de son second volume (*Le mot-thème...*), dans le chapitre intitulé « La trame de l'œuvre » (p. 97 à 104). Le troisième volume, qui a pour sous-titre *Essai d'exégèse intégrale*, analyse chaque poème en fonction du sens général découvert. Ainsi le P. Guillaume a terminé son périple et livre à nos critiques sa méthode et ses résultats.

Les philologues ont depuis longtemps l'habitude de déterminer le sens d'un mot difficile par la comparaison de tous les passages où ce mot se présente chez un auteur, et aussi chez les auteurs d'une même génération, voire chez les auteurs d'un même siècle. Lorsqu'il s'agit des écrivains du moyen âge, qui n'ont pas coutume de prendre leurs mots dans un sens qui ne serait pas celui de leurs contemporains, cette méthode donne des résultats certains. Mais quand il s'agit d'un auteur habitué à cacher sous les mots les plus naïfs des valeurs qui lui sont particulières ou qui donne à ces mots une coloration sentimentale très personnelle, la méthode est moins sûre. Cependant lorsque le sens ou la valeur propres au poète explique bien les emplois d'un mot dans les divers passages où il se trouve et donne à ces contextes un sens satisfaisant, on peut affirmer que ce sens (ou cette valeur) est assuré. En tout cas on ne voit pas quelle autre méthode pourrait atteindre plus sûrement le but qu'on se propose.

La statistique permet d'appliquer cette méthode, nécessairement lente et minutieuse, aux mots les plus fréquents, donc les plus susceptibles de révéler les préoccupations principales de l'auteur, et la donnée fondamentale de l'œuvre. Le P. Guillaume s'en est tenu à cette fréquence relative à l'auteur, celle des « mots-thèmes », dans le vocabulaire de

P. Guiraud. Il a défendu ces mots-là contre ceux qui pensent que plus révélateurs sont les mots anormalement fréquents par rapport à leur fréquence normale dans la langue (les « mots-clés »). Il n'est pas opportun d'entrer dans ce débat, car, me semble-t-il, les mots analysés par le P. Guillaume sont pour la plupart à la fois des mots-thèmes et des mots-clés. Et après tout, la fréquence ne fait que donner une indication à l'exégète, qui doit choisir parmi les mots les plus fréquents ceux qui seront révélateurs. Les mathématiques ne peuvent plus l'aider. C'est l'intuition qui va le conduire, au terme de cette « profonde attente où l'exégète écoute une œuvre longtemps muette avant d'en percevoir le secret » (*Le mot-thème*, p. 89). Statistique, analyse philologique, intuition sont ces éléments (les « mots-clés ») de la méthode du P. Guillaume. Il n'a pas inventé les éléments, mais bien le dosage particulier de chacun d'eux. Et puisqu'une méthode se juge à ses résultats, et que pour Van Lerberghe le résultat est positif, je n'hésite pas à dire que cette méthode est bonne.

Elle doit évidemment être réservée aux mots qui ont un sens particulier (ou une valeur particulière) et aux poèmes qui les renferment. Il est évident qu'un poète ne donne pas un sens particulier à tous les mots dont il se sert : il deviendrait totalement inintelligible. Il est nécessaire que, dans une certaine proportion, son vocabulaire soit celui de son temps, celui des autres poète. Il peut se faire aussi que certains poèmes (poèmes de jeunesse, ou de divertissement, exercices) ne présentent pas le lexique particulier de l'auteur, mais seulement le lexique du temps. Il est donc nécessaire que devant un poème symboliste l'exégète se rappelle que certains mots peuvent avoir, non le sens particulier à ce poète, mais le sens le plus ordinaire. Le P. Guillaume, heureux des beaux résultats acquis dans l'étude de *La Chanson d'Ève*, a eu nécessairement tendance à expliquer *les Entrevisions* d'après ces résultats. Or *les Entrevisions*, écrites à une époque où Van Lerberghe n'avait pas encore conçu sa fresque de *La Chanson d'Ève*, peuvent receler des poèmes d'une veine différente et relevant d'une autre esthétique. Je prends en exemple le poème intitulé « Chanson filiale ». Le P. G. en donne l'explication suivante : « Évocation des anciens beaux jours, qui rend à l'aimée, dans la mort, la berceuse qu'elle-même autrefois chantait » (*La poésie de Van Lerberghe*, p. 97). Et il compare ce poème à un autre de *la Chanson d'Ève* dans lequel Ève parle à Dieu et qui est d'une inspiration totalement différente (est-ce parce qu'il s'y trouve une phrase de construction analogue : *Je n'ai connu de Toi que de simples louanges* et *Je ne dirai de toi / Que de douces paroles?*). De ce point de vue, le sens de « Chanson filiale » me paraît obscur. Il s'éclaire, me semble-t-il, si oubliant Van Lerberghe, je le lis comme un quelconque poème écrit à la fin du XIXe siècle. C'est un hommage à une morte, une servante au grand cœur (*Gardienne mêlée à mes jeux d'enfant*). Sur sa tombe (*Assis tristement sous ces pins*) il lui parle. Il emploie le même mot, *âme* / (*Ame adorée, Ame adorable*), que Mallarmé pour faire parler une autre morte aimée (*Ame au si clair foyer tremblante de m'asseoir*). Il lui chante la chanson qu'elle lui chantait autrefois, *en me tenant la tête / Dans la gloire de tes douces mains*. Comment, étant donné que notre poète est amoureux de peinture, ne pas songer ici au sens de *gloire* « auréole autour du visage des saints », comment ne pas voir l'image de ces deux mains auréolant le visage enfantin qu'elles enserrent tendrement ? Tout me semble intelligible, sans l'aide du vocabulaire de *La Chanson d'Ève*. Peut-être le P. Guillaume a-t-il parfois trop voulu trouver un sens profond à des poèmes des *Entrevisions* qui ne sont que de charmantes musiques, ou de charmants petits tableaux préraphaélites, comme :

Dans une barque d'Orient, J'ai plongé ma petite coupe, Mets ta main ronde dans ma main, Sous ce marbre où croissent des lys. Mais quand on a trouvé la clé merveilleuse, il est bien difficile qu'on ne cherche pas à lui faire ouvrir toutes les serrures. La critique que je formulerais à l'endroit du P. G., s'il veut bien me la permettre, est de vouloir appliquer à tous les poèmes de V. L., et à toutes les parties de ces poèmes, les données fondamentales de *La Chanson d'Ève*, en refusant tout l'apport de la critique externe, qui aurait présenté, je crois, la solution de plusieurs difficultés. Je crois notamment que l'échec de la méthode avec des mots comme *fleur*, *bosquet*, *vallon*, mots réputés « neutres » (c'est-à-dire sans valeur pour le système organisé à partir de « la donnée centrale ») vient de ce que ces mots, bien que fréquents (*fleur* a la plus haute fréquence), ne rentrent pas dans le système, parce qu'ils font partie du décor, et non de l'action. Or le décor est celui des tableaux préraphaélites tant aimés de V. L. : des fleurs, des arbustes, des arbres. Ce décor, Van Lerberghe le plante partout, pour Dieu et pour Satan. Tout au plus l'une des fleurs, la rose, semble-t-elle parfois l'attribut de Satan, encore n'est-ce pas sûr. Il ne s'agit pas ici d'un échec de la méthode, mais d'une indication que ces mots, résistant à la méthode d'explication interne, n'en relèvent pas, parce que, mots donnés au poète par ses admirations de jeunesse, ils relèvent, eux, de la critique externe. Et je regrette que le P. Guillaume, dans son dernier livre, qui porte cependant en sous-titre « Essai d'exégèse intégrale », ait fait la part si petite aux explications qu'aurait fournies la méthode externe.

Après cette petite critique visant les applications de la méthode de recherche, le P. G. voudra bien m'en permettre une autre, qui vise la méthode de l'exposé. Lorsqu'un chercheur arrive à la fin d'une difficile recherche, il a, pour présenter ses découvertes, le choix entre deux méthodes : il peut retracer ses tâtonnements avec leurs déceptions et leurs réussites ; il peut, passant sous silence ses hésitations, adopter une allure plus rapide, rectiligne. Les auteurs de thèses de doctorat choisissent généralement cette seconde manière de faire. Le P. G. a préféré la première dans un désir de loyauté qui lui fait honneur. Mais il ne faut pas se dissimuler que la lecture de son livre n'en est pas facilitée ; il faut y revenir plusieurs fois pour en profiter vraiment. D'autant que son style très soigné, très proche de la poésie (le P. Guillaume est poète et éditeur de poètes), s'il nous sauve de l'ennui de la lourde démonstration, risque de nous priver de sa simple clarté.

L'ouvrage en trois volumes du P. Guillaume n'est pas un ouvrage facile. Un lecteur pressé pourra se décourager. Mais celui qui fera l'effort de le lire jusqu'au bout, sera bien payé de sa peine. Il ne sera peut-être pas toujours d'accord avec l'auteur, et j'ai dit loyalement certaines de mes réserves. Mais il y a là une méthode neuve, capable de révéler l'une des significations, la plus cachée, de l'œuvre de Van Lerberghe. Tout poème symboliste n'est-il pas, en effet, susceptible de trois significations ? Celle que l'auteur a voulu lui donner, que les contemporains ont comprise et que nous révèle la critique externe ; celle qui lui vient de l'œuvre entière de l'auteur expliquée par la critique interne, et c'est cette signification-là qu'a recherchée le P. Guillaume ; celle que le poème révèle par lui-même à l'analyste qui, laissant de côté la critique externe et la connaissance de l'œuvre entière, ne fait appel qu'aux ressources expressives de la langue et des rythmes. C'est cette troisième signification que Leo Spitzer a essayé de dégager dans son analyse de la Ballade des Dames du Temps Jadis, sans qu'il soit d'ailleurs arrivé à faire totalement abstraction de l'œuvre de Villon et d'autres œuvres médiévales traitant le même thème. Une exégèse totale (« intégrale », dit le P. G. en sous-titre à son 3e volume) ne devrait-

elle pas tenir compte de ces trois significations, et donc faire appel aux trois méthodes ? Il est bien évident que le P. Guillaume, voulant démontrer l'efficacité de sa méthode, a naturellement négligé les autres, et on ne peut lui en faire grief. C'est pourquoi, au terme de ce trop long compte rendu, qui m'a entraîné bien loin de mes préoccupations habituelles, vers une exégèse qui est avant tout une philologie, dont aucun romaniste ne peut donc se désintéresser, je veux dire mon admiration pour le travail du P. Guillaume, pour sa patience, pour sa probité, pour les résultats auxquels il est parvenu. Mon désir est de le voir appliquer sa méthode, avec quelques retouches peut-être, à l'étude d'autres poètes réputés difficiles. L'explication qu'il nous promet des *Chimères* de Gérard de Nerval sera la bienvenue.

P. GARDETTE.

François REMIGEREAU, *Recherches sur la Langue de la Vénerie et l'influence de du Fouilloux dans la Littérature et la Lexicographie.* Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Fasc. 142. Les Belles-Lettres, Paris, 1963, 1 vol. in-8° de 360 p. — François Remigereau, mort en 1949 « avait poursuivi durant toute sa vie de vastes recherches sur l'art de la vénerie, sur la langue cynégétique, non seulement d'après l'ouvrage de du Fouilloux, mais dans son évolution même, depuis les plus anciens traités de chasse jusqu'aux lexicographes contemporains et sur l'influence de ce curieux personnage de la Renaissance et de son parler dans la littérature classique et moderne », nous dit M. Georges Straka dans un Avant-Propos où il explique son travail d'éditeur. M. Straka, dont nous admirons l'activité inlassable, déclare nous offrir les matériaux lexicologiques que Remigereau avait réunis comme bases de recherches en vue de l'étude d'ensemble qu'il projetait d'écrire et qui n'a pu voir le jour. Dans la pensée de son auteur, il s'agissait d'un recueil qu'il appelait « Vocabulaire raisonné et comparé de la Vénerie de du Fouilloux » et qu'il aurait joint en appendice à son grand travail de synthèse, à titre, sans doute, de pièces justificatives. Le volume se présente sous la forme d'un glossaire. Les articles sont généralement divisés en trois parties. D'abord une définition du sens avec lequel le mot est employé par du Fouilloux. Puis, des textes pris au même du Fouilloux pour éclairer et appuyer la définition. Enfin des remarques où l'auteur esquisse une monographie du terme inscrit en tête de l'article, depuis les premières attestations jusqu'à l'époque contemporaine.

Tout en reconnaissant que la documentation réunie dans ce volume présente un incontestable intérêt pour la lexicologie et la lexicographie françaises, M. Straka croit devoir signaler au lecteur les quelques imperfections de ce travail si consciencieux. Elles tiennent au fait que le texte n'a pas été revu, ni définitivement mis au point par l'auteur avant sa mort et que celui-ci, plus littéraire que linguiste, n'était pas habitué aux méthodes et aux instruments de travail de la linguistique. De plus, il est évident que depuis quelques années d'autres travaux de valeur — ceux de M. G. Tilander en particulier — ont paru dans ce domaine et apportent précision et approfondissement sur les textes cités et les termes étudiés par Remigereau.

On partagera assurément l'opinion de M. Straka sur la nécessité de ne pas laisser perdre le résultat de si longs efforts de dépouillement et sur l'intérêt que ce travail présente pour les chercheurs et les lexicographes. Et l'on doit féliciter l'éditeur d'avoir mené à bien la tâche difficile d'une telle publication.

M. L ALINEI, *Dizionario Inverso Italiano*. Mouton and C°. The Hague, 1962. 1 vol. grand in-8° de 607 p. — Dans un article du second des Cahiers de Lexicologie M. J. Stindlova signalait l'intérêt des Dictionnaires Inverses pour les spécialistes de la linguistique. On sait que les ouvrages de ce type reposent essentiellement sur le principe que les mots contenus dans l'inventaire sont classés selon l'ordre alphabétique mais en commençant par la terminaison du mot. Cette entreprise n'est pas précisément nouvelle puisque le premier travail de ce genre remonte à 1873 et concernait le védique. La préface de l'ouvrage que nous présentons énumère les diverses réalisations antérieures à celles-ci. On remarque que le travail a été fait jusqu'ici surtout pour les langues mortes (le roumain et le russe font exception). Ce dictionnaire inverse italien paraît donc l'un des premiers. L'auteur nous dit qu'il a classé les 43 506 formes du « Prontuario Etimologico della Lingua Italiana » et explique les raisons pour lesquelles il s'en est tenu aux matériaux fournis par cet ouvrage. Les moyens de mécanisation moderne, tels que M. Quémada les a présentés dans le premier Cahier de Lexicologie, permettent maintenant d'obtenir rapidement des dictionnaires inverses. L'équipe de Besançon travaille de son côté, à un Répertoire inverse des formes françaises. Ces instruments serviront aux études de métrique et de morphologie et seront plus tard, s'ils se multiplient, un auxiliaire inappréciable pour l'étude comparative des langues. Il faut être reconnaissant à M. L. Alinei de montrer le chemin et le louer d'avoir mené à bien ce travail délicat.

Pierre GUIRAUD, Paul ZUMTHOR, A. KIBEDI VARGA, J. A. G. TANS, *Style et Littérature*. Van Goor Zonen. La Haye, 1962. 1 vol. de 96 p. — Nous avons signalé dans notre précédent numéro l'effort entrepris en Hollande par l'Association pour l'encouragement de l'étude du français, pour donner une large diffusion aux conférences qu'elle offre à ses membres. L'an dernier ces conférences avaient été réunies et publiées sous le titre général « La Notion de Structure ». Voici, cette année, quatre conférences, faites au printemps 1962, dont le lien est indiqué par le titre « Style et Littérature ». On a estimé à juste titre que le rapprochement entre linguistique et littérature aboutissant aux études stylistiques de l'œuvre littéraire, est l'une des acquisitions les plus importantes des trente dernières années et que, par conséquent, le moment paraissait venu, de faire le point des recherches générales et théoriques aussi bien que d'en tenter l'application concrète à des tendances et à des œuvres auxquelles les contemporains s'intéressent.

Nul besoin de présenter M. Pierre Guiraud dont les travaux sont connus et qui nous a donné récemment un excellent volume sur la Stylistique. Personne n'était plus qualifié pour parler des « Tendances de la stylistique contemporaine ». Partant de la rhétorique classique, il nous conduit avec Valéry, Spitzer et Bachelard jusqu'à cette méthode des « champs stylistiques » qu'il a définie lui-même avec un rare bonheur. C'est ce qu'il nomme la stylistique génétique : « C'est la structure même de l'œuvre qui révèle l'origine de sa spécificité stylistique. » Enfin, il constate que l'on en revient à une nouvelle forme de la rhétorique qu'il montre comme une « technique de l'action sur le lecteur » et dont il a défini les moyens : « enquête statistique, expérimentation par variation des causes, analyse mécanique, construction des modèles. »

Non moins importante est la contribution de M. Paul Zumthor avec « Stylistique et Poétique ». A partir d'un vers tel que celui de Baudelaire : « Homme libre, toujours tu chériras la mer », M. Zumthor montre qu'une simple variation de la communication :

« Toujours tu chériras, homme libre, la mer », nous fait sortir de la poésie, et il se pose la question de savoir comment et pourquoi on en est sorti. La réponse le conduit à une étude très profonde de la « fonction poétique », « l'une des fonctions propres de la langue dont on peut admettre qu'elle tend à s'exercer dans tout acte de communication ».

La troisième conférence a pour auteur M. Kibedi Varga, chargé de cours à l'Université libre à Amsterdam, et pour titre : « A la recherche d'un style baroque dans la poésie française. » Essai fort intelligemment mené d'une étude des différents caractères de la poésie baroque en face de la poésie classique. Il s'agit, comme le montre très bien l'auteur, plus de deux conceptions fondamentales de la poésie que de deux moments significatifs de l'histoire du goût.

La dernière conférence, celle de M. J. A. G. Tans, professeur à l'Université de Groningue, présente « La poétique de l'eau et de la lumière d'après l'œuvre d'Albert Camus ». C'est une excellente application des principes établis par Gaston Bachelard à une œuvre dans laquelle l'image occupe une place privilégiée et particulièrement significative.

Maurice GRÉVISSE, *Problèmes de Langage*, II. Presses Universitaires de France. Paris, 1962, in-8° de 359 pages. — On lira avec le même plaisir et, sans doute, avec le même profit cette seconde série des « Problèmes de Langage » de M. Maurice Grévisse. Ce qui plaît dans cet ouvrage, comme dans celui qui l'a précédé, c'est d'abord l'absence de pédantisme. Les questions sont examinées sur un ton qui se rapproche plus de celui de la conversation que de celui de la leçon. Il y a çà et là des pointes d'humour, qui sont surcroît d'attrait. C'est ensuite la variété. M. Grévisse touche un peu à tout : prononciation, orthographe, vocabulaire, syntaxe. Il va d'une question à l'autre au gré, semble-t-il, de sa fantaisie. Le lecteur trouve agréable cette promenade qui a plutôt l'air d'une flânerie : il ne se lasse pas à suivre son guide. C'est enfin la largeur de vue, en un domaine où la tentation est justement de dogmatiser. M. Grévisse n'est pas de ces « puristes » « qui crient haro », de ces « théoriciens qui dressent leurs petites barrières », il ne « sommeille pas », comme certains lexicographes, mais il n'est pas davantage un laxiste extrême pour qui tout ce qui se dit est bien, du moment que « cela se dit ». Il reste fidèle à ce libéralisme éclairé et intelligent dont il nous a donné des preuves. Ce qui mérite d'être condamné, l'est sans indulgence, mais ce qui mérite d'être accepté ne l'est que sur preuves. Et là, on admirera l'information de l'auteur qui a lu, la plume à la main, un nombre considérable d'écrivains du XIXe et du XXe siècle. Les citations sont particulièrement bien choisies et bien présentées. Les noms que cite M. Grévisse à la suite de certains exemples montrent qu'il pourrait apporter à l'appui de ses prises de position bien d'autres preuves. Ceux qui ont apprécié le premier volume de ces « Problèmes de Langage » ne seront pas déçus par celui-ci.

Marcel COHEN, *Nouveaux regards sur la Langue française*. Éditions sociales. Paris, 1963, 1 vol. in-8° de 315 pages. — M. M. Cohen a publié en 1950 une plaquette intitulée « Regards sur la langue française ». C'est pourquoi le volume qu'il nous offre aujourd'hui et qui est beaucoup plus important, porte le titre de « Nouveaux regards ». Le propos de l'auteur n'a pas changé de l'un à l'autre. Le linguiste entend être avant tout un observateur des faits. Son rôle est de situer chacun de ces faits « dans un moment et dans un milieu. Ensuite, ou plutôt en même temps, il classe... Et puis, il explique, dans

la mesure du possible, en se référant à la connaissance du passé, à l'examen méthodique du présent et aux lois générales d'équilibre et de changement pour autant qu'elles soient reconnues ». Ces lignes qui figurent dans l'Avant-Propos du premier recueil, M. Cohen les reprend ici avec raison. Son attitude n'a pas varié à l'égard des puristes, pour qui il est plus sévère encore que M. Grévisse. Mais si le linguiste ne formule aucune condamnation expresse, il ne reste pas indifférent : il manifestera (dit-il) des préférences et donnera certains conseils. Ce qu'il souhaite c'est que l'écart entre l'écrit et le parlé soit le plus réduit possible. Retenons au passage cette affirmation : « Au total, il faut se servir le mieux possible de ce qui est véritablement le français de notre siècle ; à cet effet, s'efforcer d'en prendre conscience le plus clairement qu'on le peut. » M. Cohen offre de mettre son expérience de linguiste, que chacun sait être très riche, à la disposition de ceux qui veulent en profiter. Chacun des chapitres du volume reprend une rubrique parue dans un quotidien. Le choix des sujets a été commandé en gros par les préoccupations momentanées de l'auteur ou les questions posées par les lecteurs. Aucune systématisation de cette matière n'a été tentée pour la présentation. Un index permet de retrouver ce qui appartient au vocabulaire, à la grammaire, à la phonétique, à l'orthographe, au style ou même à l'onomastique. M. Cohen aborde, en effet, de nombreux problèmes. Il le fait d'une manière très spirituelle souvent (les titres sont choisis pour accrocher le lecteur et piquer la curiosité) très simple, sous la forme d'une espèce de conversation. Mais il le fait en linguiste. La connaissance profonde qu'il a de l'histoire de la langue française, des langues étrangères et de la linguistique générale, lui permet de rattacher chaque point particulier à un ensemble plus vaste et d'asseoir ses jugements sur des bases solides. Il sait mettre à la portée d'un public avide de savoir, sans jamais être pédant ni compliqué — même quand il utilise des termes techniques — des questions qui pourraient paraître ne relever que du spécialiste. C'est du grand art de rester clair et accessible à tous. Ce livre est enrichissant et fort agréable à lire.

Henri LEMAIRE, *Les Images chez saint François de Sales*. A.-G. Nizet, Paris, 1962, 1 vol. in-8° de 492 p. — M. l'abbé Lemaire, professeur au petit séminaire de Séez, a obtenu en avril dernier pour ses deux thèses de doctorat, soutenues en Sorbonne, la mention la plus élevée. Nous présentons ici la thèse principale : « Les Images chez saint François de Sales. » La thèse secondaire, presque aussi importante, est une étude de spiritualité d'après les images, elle s'intitule « François de Sales, docteur de la confiance et de la paix ». Devant ce gros volume, résultat de vingt années de travail, on peut admirer la persévérance, la patience et l'ardeur qui ont animé l'auteur. C'est là un modèle de labeur consciencieux. Certains ouvrages laissent l'impression que ce qui est dit aurait pu l'être aussi bien dans un nombre plus restreint de pages. Ici, au contraire, beaucoup de points, qui ne sont qu'effleurés, prêteraient à un plus long développement. Presque chaque phrase repose sur une sérieuse information et de vastes lectures. Rien n'est avancé qui ne soit solidement étayé par des preuves. L'ouvrage s'ouvre sur une « Bibliographie méthodique sur l'étude des images et spécialement des images de saint François de Sales ». Cette bibliographie distribuée en vingt chapitres apparaît très complète et elle seule rendra déjà de grands services. L'introduction proprement dite traite d'abord de l'origine et des sources de la symbolisation de saint François de Sales. Elle présente une étude littéraire sur le développement de l'image. Pour éviter de se perdre dans l'étude des innombrables

images de saint François, l'auteur déclare s'en tenir à l'étude analytique de 400 images se rapportant toutes à la confiance. Il les divise en deux groupes suivant qu'elles ont pour thème l'homme ou la nature. Vient enfin un chapitre sur la valeur littéraire des images de saint François de Sales. L'auteur examine ici, après avoir signalé les travaux de ses prédécesseurs, la fréquence des images ; la variété dans leur présentation (on sait que c'est là un point important) ; les idées de saint François sur le style (ce paragraphe aurait pu peut-être prendre place avant les deux précédents) ; le réalisme dans les images (et on lit ici des choses inattendues !) ; la complexité des images ; les jeux de mots (dont les origines sont bien marquées) ; la préciosité (il y aurait beaucoup à dire sur la discrétion de François de Sales qui a tellement contribué à alléger la phrase et à simplifier l'image) ; l'ironie ; le sentiment de la nature ; l'art de la suggestion et la poésie ; et le chapitre se termine par une comparaison entre saint François de Sales et quatre de ses contemporains. Cette simple et sèche énumération montre que l'abbé Lemaire a examiné toutes les questions qui se posent à propos de l'auteur qu'il étudie. On comprend qu'il n'ait pas voulu développer chacun de ces paragraphes, mais on sent bien qu'il avait suffisamment dans ses fiches de quoi le faire. Le jugement qui intervient en conclusion est parfait de clarté et de solidité.

La place la plus importante est naturellement réservée au répertoire dont l'abbé Lemaire explique comment il a été réalisé. Il est impossible de résumer en quelques lignes tous les procédés ingénieux qui ont été mis en œuvre pour enfermer le maximum d'informations dans le minimum de place. Ce que l'on peut dire c'est que ce travail considérable confond l'imagination. L'œuvre de saint François de Sales comprend ving-six volumes et un tiers des pages en moyenne est en images ! L'auteur formule en terminant quelques suggestions pour des travaux que pourrait permettre son étude. Il est évident qu'il a, avec une rare maîtrise, déblayé le terrain et ouvert la voie à tous ceux qui seront tentés par l'écrivain si attachant qu'est saint François de Sales. Et ceux-là auront contracté à l'égard de l'abbé Lemaire une dette considérable.

Nous souhaitons très vivement que les deux volumes de M. l'abbé Lemaire connaissent la large diffusion qu'ils méritent. Nous redisons à leur auteur notre sincère admiration.

Jean BOURGUIGNON.

Hans-Jost FREY. *Per la posizione lessicale dei dialetti veneti* Quaderni dell'Archivio Linguistico Veneto, Istituto per la collaborazione culturale, Venezia-Roma, 1962, XII + 130 pages. — M. G. Folena présente, dans un avant-propos, « l'essai » de M. Hans-Jost Frey « jeune chercheur suisse ». Il inaugure une nouvelle série de publications, les « Quaderni dell' Archivio Linguistico Veneto » ; ces ouvrages sont destinés à soutenir l'entreprise de l'« Archivio Linguistico Veneto » qui, en travaillant au dépouillement d'anciens textes, se propose de jeter les bases d'un grand dictionnaire du vénétien et des autres dialectes de la Vénétie. A la même œuvre concourent divers dictionnaires dont deux sont déjà publiés (*Dizionario valsuganotto* de A. Prati et *Toponomastica veneta* de D. Olivieri) et d'autres sont en cours de publication (*Etimologie venete* de A. Prati, *Dizionario anaunico-solandro* de E. Quaresima, *Dizionario marinaresco giuliano* de E. Rosamani). Dans le présent ouvrage, l'auteur s'est donné pour but d'analyser la position lexicale des dialectes vénètes, en se référant à des textes antérieurs au XVIe siècle dont il

donne la bibliographie p. IX-XII. Après une introduction très détaillée où il expose des idées générales et les opinions de divers linguistes sur l'étude des dialectes, il aborde, dans un chapitre intitulé « Problemi lessicali » (p. 21 à 66), l'explication linguistique d'un certain nombre de termes : *liomo* « légume » ; *stuar* « éteindre » ; *cesendelo* « luminaire » ; *domada* « semaine » ; *cariega* « chaire » ; *marangon* « menuisier » ; *bastare* « cesser » ; *afaitare* « préparer », spécialement « préparer le cuir, le tanner », terme bien connu dans nos anciens textes francoprovençaux (voir, par exemple, *RLiR* 25 p. 1-46, *Le carcabeau en francoprovençal du péage de Belleville*) et que l'on retrouve, au sens de « cribler le blé », *ALLy* 101, points 50 et 53; *aprender/imprender/impiar* « allumer » ; *messedar/missiar* « mélanger, mêler »/*desmissiar* « réveiller ». L'auteur fait avec beaucoup de précision et de finesse, l'histoire de ces termes, recherchant leur trace, non seulement dans la péninsule italienne, mais souvent aussi dans d'autres pays romans (voir, par exemple, à propos du verbe *imprender* le rapprochement avec le francoprovençal et la référence à la carte 739 de l'*ALLy*). Sa conclusion (p. 67-69) est la suivante : on peut diviser en trois couches la partie du dialecte étudié, la première fait apparaître le vénète « comme un groupe de dialectes purement conservateurs » la seconde comprend des innovations qui, à différentes époques, furent irradiées par Venise, une troisième couche est formée des termes qui ont été influencés par le toscan ; la langue de la Vénétie se présente donc comme un parler à la fois conservateur et novateur. L'ouvrage se termine par un glossaire des termes d'anciens textes vénètes, avec des exemples datés (p. 73-130). On ne saurait trop féliciter M. Hans-Jost Frey de ce travail qui apporte en même temps qu'une contribution précieuse à l'étude des dialectes de la Vénétie, une aide appréciable dans l'étude de divers parlers romans.

P. DURDILLY.